

**Les ateliers *Créatives* : la réhabilitation du « JE » comme
moteur de la reconnaissance sociale et de la ré-affiliation**

Véronique Vasseur
Sociologue

**Rapport final réalisé pour l'association *Danse à tous les étages !* et
financé par le Fonds social européen**

Je tiens vivement à remercier Annie Bégot, directrice de *Danse à tous les étages !* qui une fois de plus m'a accordé sa confiance pour la réalisation du deuxième volet de cette étude. Il n'est pas chose aisée et, pour cette raison, fréquente, d'accepter un regard critique, aussi objectif soit-il, sur les ateliers « Créatives », outil innovant visant à la ré-affiliation de femmes fragilisées. Elle a su également faire preuve de patience et de compréhension devant les retards pris pour la rédaction de ce rapport.

Mes remerciements vont également à Morgane Delamarre, coordinatrice culturelle de *Danse à tous les étages !* à Rennes qui m'a permis de prendre contact avec les interviewées. Son professionnalisme n'a d'égal que sa bonne humeur.

Enfin, rien n'aurait été possible sans les témoignages des femmes « Créatives ». Ces moments d'échanges ont été riches de confidences, d'émotions et de réflexion. Malgré les intempéries qui ont émaillé leur vie, elles continuent d'aller de l'avant et de rayonner au fur et à mesure que les nuages se dissipent. Que leur trajectoire leur permette, dorénavant, de rencontrer davantage d'anticyclones.

Introduction	5
1 - Objectifs de l'étude.....	6
2 - Méthodologie et présentation de la population	7
3 – Quelques rappels théoriques	9
3. 1 - Robert Castel et la désaffiliation.....	9
3. 2 - Serge Paugam, liens sociaux, protection et reconnaissance.....	10
I – L'avant atelier : désaffiliation et déficit de reconnaissance sociale	12
1 - Deux scénarios à l'origine du processus de désaffiliation : une « crise » dans la sphère conjugale, familiale ou une difficulté à « trouver sa place »	12
1. 1 – Les « désillusionnées » : une « trahison », une crise dans la sphère sociale.....	13
1. 2 – Les « intermittentes » : un mal-être général, une difficulté à « être au monde ».....	15
2 - Un retrait du marché du travail.....	17
2. 1- Un retrait comme conséquence de la désillusion.....	17
2. 2 - Une instabilité révélatrice pour les intermittentes	18
3 - Bilan avant l'entrée dans les ateliers : une identité amputée, un déni de reconnaissance.....	19
3. 1 - Un déficit du « Je » vs un « Je » non conforme	19
3. 2 - Entre déni et déficit de reconnaissance.....	21
3. 3 - Mésestime de soi, manque de confiance en soi : la mise en place d'un cercle vicieux.....	22
II - Les ateliers Créatives : de la première impression à la représentation	25
1 - Des priorités différentes : un travail sur l'identité et/ou un attrait pour l'activité danse	25
2 - Le premier atelier et l'effet miroir.....	29
2. 1 - Identité et reflet de soi : du trop au trop peu.....	30
2. 1. 1 - Le refus ou la crainte de s'identifier : « Vol au-dessus d'un nid de coucou », des « femmes misérables »	30
2. 1. 2 - Des femmes « en meilleur état », une difficulté à se comprendre.....	31
2. 1. 3 - Toutes différentes et toutes semblables : des « accidentées de la vie ».....	32
2. 2 - Un manque de sérieux de la part de certaines « Créatives » : « c'est pas une cour de récré ».....	33
3 – La progression des ateliers : « écrémage » et émergence du « Je ».....	33
3. 1 - Les abandons : un « écrémage » progressif.....	34
3. 2 - ... des liens qui se tissent, un dévoilement progressif.....	36
4 - Le projet artistique : vers un ré-équilibre du Je et du Soi	39
4. 1 - Quelques réticences : Le « Je » pas assez valorisé, un manque « d'originalité »	39
4. 2 - Les points forts : le « dévoilement » de soi, se découvrir et découvrir.....	41
5 - Le spectacle : De l'entre soi au regard de l'autre.....	43
5. 1 - La crainte de la stigmatisation : « le public en difficultés ».....	43

5. 2 - La reconnaissance des « normaux », le passage de frontière.....	45
III - Auto bilan et répercussions des ateliers Créatives : « se reconnecter à la vie »	49
1 - Des répercussions positives sur les liens sociaux : sortir de chez soi, clarifier ses relations.....	49
2 - Les répercussions sur l'identité : être soi, « se rencontrer », des moments de faiblesse	51
3 - La ré-affiliation professionnelle : concilier rapport au travail et rapport à l'emploi positifs.....	52
3. 1 - Définir un projet pérenne, savoir ce que l'on ne veut plus faire.....	52
3. 2 - Trouver un travail « qui me botte », « être utile».....	54
3. 3 - Etre accompagné, à son rythme, en confiance et de manière autonome.....	55
4 - Des regrets, des préconisations : plus de danse, une rupture moins brutale.....	56
Conclusion : le lien entre activité artistique et rééquilibrage identitaire.....	59

Introduction

Cette étude doit être lue comme le prolongement de la précédente enquête,¹ réalisée par questionnaire, auprès de 39 femmes ayant participé aux ateliers *Créatives* à Rennes et Brest (cf. synthèse en annexe).

Notre souhait, à travers ce questionnaire, était de proposer un portrait le plus précis possible de ces femmes (situation socioprofessionnelle) à leur entrée dans les ateliers *Créatives* et à leur sortie (jusqu'à leur situation actuelle) en utilisant notamment les indicateurs de S. Paugam (cf. tableaux suivants). Nous devons particulièrement répondre aux questions suivantes : quels sont les leviers qui ont pu être activés à travers l'expérience *Créatives*, quelles ont été les répercussions d'un point de vue social et professionnel et, le cas échéant, les effets repérés dans l'un de ces registres a-t-il eu des conséquences sur l'autre (dans quelle mesure agir sur l'axe de l'intégration sociale - et la question du « bien-être » - peut avoir des conséquences en termes d'intégration professionnelle).

L'analyse quantitative des données nous a permis de mettre en avant un « profil type » des femmes concernées par ces ateliers (en terme de désaffiliation) et des effets, dans un premier temps sur la dimension identitaire (estime de soi, confiance en soi, reconnaissance sociale) et, dans un second, sur l'intégration professionnelle (reprise d'emploi, formation, création d'entreprise...). Toutefois, la méthode utilisée ne permettait pas de comprendre en profondeur la manière dont les interviewées ont vécu ces différentes périodes de leur vie (pré-ateliers, pendant les ateliers, post-ateliers), quel sens elles leur ont accordé. De plus nous souhaitions tester l'hypothèse (issue de l'enquête quantitative) selon laquelle les répercussions des ateliers *Créatives* sur la reprise d'emploi varient en fonction de la sphère (sociale ou professionnelle) à l'origine du processus de désaffiliation. Plus concrètement, nous pouvons penser :

- qu'il existe une chaîne de causes à effets entre : déliquescence des liens sociaux (de filiation et électif), affaiblissement de la reconnaissance sociale, de la confiance en soi, de l'estime de soi, retrait du marché du travail, accentuation de l'isolement social qui produit à son tour (cercle vicieux) un renforcement de la mésestime de soi, etc. De ce fait, pour inverser cette spirale (passer du cercle vicieux au cercle vertueux), une action sur la construction identitaire, la reconnaissance

¹ Véronique Vasseur et Nicolas Carron, *L'activité artistique comme frein à la désaffiliation et à la disqualification ?*, Rennes : Quest'us Socio&Co, 2011 (enquête réalisée pour l'association *Danse à tous les étages !*, avec la participation financière du Fonds social européen). Disponible en ligne à l'adresse suivante : http://www.danseatouslesetages.asso35.fr/file/Enquete%20__Creatives__questus.pdf

sociale paraît indispensable. Le retour sur le marché du travail ne pourrait s'effectuer que dans un second temps (et dans certaines conditions, la principale étant qu'il ne remette pas en péril cette reprise de confiance en soi).

- A l'inverse : une femme pour qui le processus de désaffiliation aurait peu d'effets sur la sphère sociale (protection et reconnaissance actives), qui se situerait donc plus dans la « zone d'assistance » que dans la « zone de désaffiliation » (selon la typologie de R. Castel) pourrait donner la priorité à l'emploi et avoir davantage besoin d'un suivi professionnel adapté. De ce fait, les ateliers *Créatives* (malgré le suivi professionnel mis en place par d'autres structures en parallèle) pourraient paraître moins appropriés ou être « détournés » de leur mission (n'être envisagés, par exemple, que comme une activité de loisir).

Avant de tester cette double hypothèse et d'aborder les résultats de cette enquête qualitative, nous proposons de présenter brièvement les objectifs généraux de cette étude ainsi que la méthode utilisée suivie d'une présentation synthétique des interviewées. Nous finirons cette introduction par quelques rappels théoriques (davantage détaillés dans la première enquête).

1 - Objectifs de l'étude

A partir de l'analyse des entretiens approfondis nos objectifs sont de tenter de mieux comprendre :

- comment s'est mis en place le processus de désaffiliation. S'origine t-il plutôt dans la sphère sociale/familiale ou dans la sphère professionnelle ? Quelles sont les éventuelles répercussions de l'une sur l'autre ?
- dans quelle mesure les ateliers *Créatives* jouent-ils un rôle comme frein à la désaffiliation ? Quels sont les leviers activés ? Quelles sont les répercussions sur l'intégration sociale et professionnelle ? Quels seraient les « risques » à éviter ?

Les réponses à ces questions devraient nous permettre, en conclusion, d'esquisser des propositions pour améliorer le dispositif, mieux l'adapter au profil des femmes et le cas échéant diversifier les outils d'action.

2 - Méthodologie et présentation de la population

Cinq entretiens approfondis (plus d'une heure chacun) ont été réalisés en face à face (sauf pour Brigitte – entretien téléphonique) et intégralement retranscrits (pour un volume d'environ 100 pages). Toutes les interviewées ont participé aux ateliers *Créatives* de Rennes en 2010 ou en 2011. Seule une interviewée n'a pas suivi la totalité des ateliers, elle a d'ailleurs été contactée pour cette raison.

Nous avons laissé la possibilité aux interviewées de pouvoir réagir à l'analyse de leur entretien. Nous leur avons donc envoyé la première version de ce rapport. Après lecture, l'une des interviewées a refusé de voir son témoignage figurer. C'est pourquoi seules quatre personnes seront citées.

Nous aurions souhaité interviewer davantage de femmes, mais le temps et le budget accordés pour cette enquête ne l'ont pas permis. Il nous faudra donc rester très prudent quant à l'interprétation et l'extrapolation de ces résultats². Nous pouvons aussi penser, sans prendre trop de risque, que les profils rencontrés pour cette enquête se retrouvent peu ou prou dans une population plus large. Par contre, il semble aussi évident qu'il est impossible, à travers ces 5 entretiens, de faire le tour des différents profils de femmes potentiellement présents à ces ateliers. Nous regrettons particulièrement de n'avoir pas pu interviewer plus de femmes qui ne sont pas aller au terme du projet. Analyser les raisons de ces « abandons » aurait permis, par effet de miroir, de mieux comprendre comment davantage harmoniser les ateliers (contenus des activités, encadrement) et le public des femmes (quels seraient les profils les plus concernés par ces ateliers et, parallèlement, quels seraient les autres dispositifs les plus adaptés aux profils moins concernés).

Le tableau suivant propose une présentation synthétique des 4 interviewées qui ont accepté que leur témoignage soit cité. Dans l'objectif de respecter leur anonymat, certains éléments (comme par exemple le lieu de résidence ou l'année d'inscription aux ateliers *Créatives*) n'ont pas été renseignés. Les pseudonymes ont été choisis par les interviewées.

² Les risques d'une extrapolation abusive sont toutefois, en partie, limités par les apports de la précédente étude.

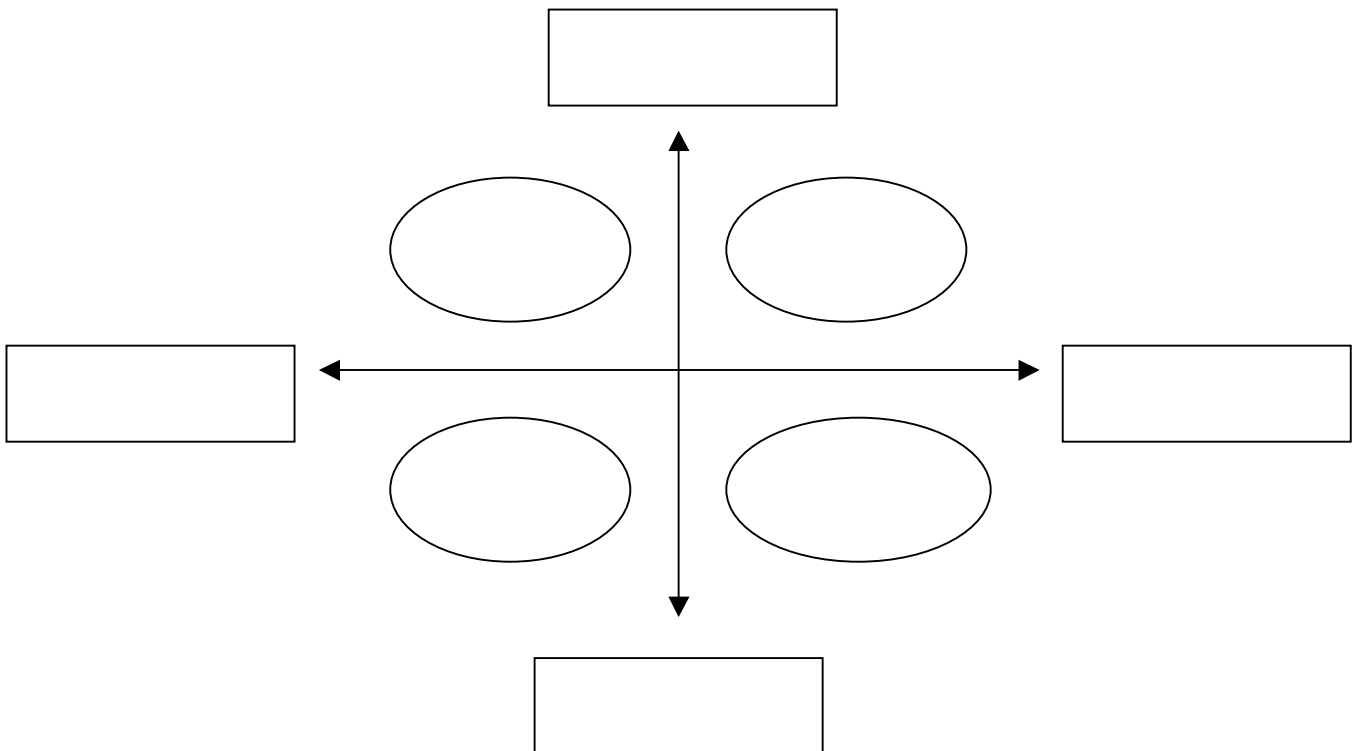
Pseudonyme	Interview	durée	Assiduité aux ateliers	Age et statut matrimonial au moment de l'enquête	Niveau de diplôme
Brigitte	Réalisée par téléphone	1h	$\frac{3}{4}$ des ateliers	43 ans – Célibataire – Pas d'enfant.	1 Deug + 1 licence + 1 maîtrise
Cerise	Réalisée en face à face	1h30	Totalité des ateliers	41 ans - Divorcée	CAP + 1 an de spécialisation
Barbara	Réalisée en face à face	1h30	Totalité des ateliers	Divorcée – 1 enfant	Bac + 3
Hélène	Réalisée en face à face	1h30	Totalité des ateliers	41 ans	Deug, licence, master (dans des disciplines différentes)

Comme pour l'étude précédente, nous proposons de présenter les résultats en fonction d'un découpage thématique qui reprend les trois phases chronologiques suivantes : la situation avant les ateliers (analyse du processus de désaffiliation), le ressenti pendant les ateliers (du premier atelier au spectacle) et leurs répercussions à court terme, l'après ateliers (jusqu'à aujourd'hui) et les éventuels impacts (et limites) en termes de « ré-affiliation » à la fois d'un point de vue social, professionnel et identitaire. Avant de présenter ces résultats nous proposons un rappel (plus approfondi dans la première étude) des principaux choix théoriques et conceptuels.

3 – Quelques rappels théoriques

3. 1 - Robert Castel et la désaffiliation

Robert Castel (1995) identifie quatre zones d'intégration/désaffiliation au croisement des axes "travail" et "réseau social, famille".



Contrairement aux représentations être "affilié" sur le plan professionnel n'entraîne pas automatiquement (ou n'est pas toujours en lien avec) une intégration sociale (zone de vulnérabilité). De même, il est possible d'avoir un réseau social/familial important sans occuper d'emploi. Les éléments qui nous intéressent avant tout dans cette analyse proposée par Robert Castel sont les interférences possibles entre ces deux axes. Comment une intégration/désaffiliation sur l'un des axes peut conduire à un investissement/désengagement sur l'autre axe ? Pour être tout à fait complet (être au plus proche de la réalité des acteurs), il nous semble judicieux de croiser les analyses de Robert Castel et celles de Serge Paugam.

3. 2 - Serge Paugam, liens sociaux, protection et reconnaissance

Le raisonnement de Serge Paugam est proche de celui de R. Castel. Comprendre le "degré" d'intégration d'un individu dans la société revient à identifier son "positionnement" sur les quatre types de liens sociaux qu'il a identifiés. Pour chacun de ces types de liens, il est nécessaire de prendre en considération à la fois l'aspect sécuritaire du lien, la protection qu'il apporte (pouvoir « compter sur ») et l'aspect reconnaissance sociale, estime de soi (le « compter pour »). Un individu "totalement intégré" (mais, comme l'indique E. Goffman¹, il n'existe dans aucune société) serait celui qui correspondrait au tableau 1 (Serge Paugam, 2008, p. 64)

Tableau 1 – Définition des différents types de liens en fonction des formes de protection et de reconnaissance

<i>Types de liens</i>	<i>Formes de protection</i> <i>« compter sur »</i>	<i>Formes de reconnaissance</i> <i>« compter pour »</i>
<i>Lien de filiation</i> (entre parents et enfants)	Compter sur la solidarité inter-générationnelle Protection rapprochée	Compter pour ses parents et ses enfants Reconnaissance affective
<i>Lien de participation élective</i> (entre conjoints, amis, proches choisis...)	Compter sur la solidarité de l'entre-soi électif Protection rapprochée	Compter pour l'entre-soi électif Reconnaissance affective ou par similitude
<i>Lien de participation organique</i> (entre acteurs de la vie professionnelle)	Emploi stable Protection contractualisée	Reconnaissance par le travail et l'estime sociale qui en découle
<i>Lien de citoyenneté</i> (entre membres d'une même communauté politique)	Protection juridique (droits civils, politiques et sociaux) au titre du principe d'égalité	Reconnaissance de l'individu souverain

A l'inverse, l'individu le moins intégré (qui cumulerait les "déficits"), correspondrait au tableau 2 (Serge Paugam, 2008, p. 89).

Tableau 2 – La rupture des liens sociaux

<i>Types de lien</i>	<i>Déficit de protection</i>	<i>Déni de reconnaissance</i>
<i>Lien de filiation</i> (entre parents et enfants)	Impossibilité de compter sur ses parents ou ses enfants en cas de difficulté	Abandon, mauvais traitements, mésentente durable, rejet Sentiment de ne pas compter pour ses parents ou pour ses enfants
<i>Lien de participation électorale</i> (entre conjoints, amis, proches choisis...)	Isolement relationnel	Rejet du groupe des pairs Trahison, abandon
<i>Lien de participation organique</i> (entre acteurs de la vie professionnelle)	Lien occasionnel avec le marché de l'emploi Chômage de longue durée, entrée dans une carrière d'assisté	Humiliation sociale Identité négative Sentiment d'être inutile
<i>Lien de citoyenneté</i> (entre membres d'une même communauté politique)	Éloignement des circuits administratifs Incertitude juridique Vulnérabilité à l'égard des institutions Absence de papiers d'identité Exil forcé	Discrimination juridique Non-reconnaissance de droits civils, politiques et sociaux Apathie politique

De même que l'individu totalement « intégré » n'existe pas, on peut penser que l'individu totalement « désintégré » ne correspond à aucune réalité observable. Il faudrait pour cela qu'il ne soit lié d'aucune manière à la société et que, de plus, il ne soit le sujet d'aucune reconnaissance sociale (il n'est pas du tout protégé et ne compte pour personne).

Croiser ces différents indicateurs permettrait donc d'en savoir un peu plus sur le "degré" d'intégration d'un individu à un moment donné et, le cas échéant, sur les modalités d'action susceptibles d'envisager un processus de "ré-affiliation". Pour s'adapter à la complexité et pluralité des situations, il semble évident de devoir multiplier, adapter et peut-être inventer les (des) outils d'intégration. Il conviendrait alors d'en savoir un peu plus sur la position d'une personne par rapport à ces seize cases et aussi de comprendre les répercussions des unes sur les autres. C'est ce que nous avons tenté de faire avec ces entretiens approfondis.

I – L'avant atelier : désaffiliation et déficit de reconnaissance sociale

1 - Deux scénarios à l'origine du processus de désaffiliation : une « crise » dans la sphère conjugale, familiale ou une difficulté à « trouver sa place »

Pour toutes les interviewées, le processus de désaffiliation s'est amorcé depuis de nombreuses années. Pour toutes, il est également intéressant de noter que cette usure des liens s'est d'abord opérée dans la sphère sociale, relationnelle (liens de filiations et/ou liens électifs). En référence à la typologie proposée par R. Castel, deux types de scénarios peuvent être analysés.

Dans le premier cas, les interviewées (Cerise, Barbara, Brigitte) ont d'abord stabilisé leurs situations professionnelle et sociale/familiale, ce qui les situe dans la zone d'intégration. Puis un « accident » dans cette seconde sphère les conduit dans la zone de vulnérabilité (affaiblissement des liens électifs et familiaux, mais maintien des liens professionnels). Progressivement, cette vulnérabilité sociale se traduisant par une perte de confiance en soi, une difficulté à « être au monde » amène au retrait de la vie professionnelle et, donc, à la zone de désaffiliation.

Dans le second cas, les interviewées ont toujours ressenti une difficulté « à trouver leur place », à tisser des liens sociaux. Elles ne peuvent pas vraiment décrire, comme pour les précédentes, de « moment où tout allait bien ». Elles ont le sentiment qu'elles n'ont jamais correspondu aux « standards » de la société, aux normes relationnelles, qu'elles « ont toujours été comme ça », que c'est leur « nature », leur personnalité profonde ». Elles se situeraient de ce fait davantage dans une zone de précarité sociale et professionnelle, sachant, toutefois, que l'origine de leur mal-être est liée à une difficulté de créer et maintenir des liens électifs. Elles oscillent entre les zones de vulnérabilité et de désaffiliation, sans qu'il y ait l'idée d'un « avant » (où tout allait bien) et d'un après (la crise ou l'accident).

Le point commun de ces deux scénarios est que la sphère professionnelle n'est pas à l'origine du processus de désaffiliation.

Nous proposons de décrire plus précisément ces deux profils.

1. 1 – Les « désillusionnées » : une « trahison », une crise dans la sphère sociale

Les ruptures dans la sphère sociale (liens électifs ou familiaux) peuvent prendre des formes diverses, mais leur point commun est qu'elles s'apparentent à une **trahison**, une **tromperie**, une **manipulation** un sentiment que l'on ne « compte pas » ou que l'on « ne compte plus » pour autrui. Ce n'est donc pas la dimension « protection » (cf. S. Paugam) qui est d'abord mise en cause. Ces ruptures s'apparentent à un **déni de reconnaissance**.

Ce processus a pu se mettre en place sur plusieurs années, mais dans tous les cas a également pris la forme d'une **crise** pendant laquelle a eu lieu la « révélation » (idée que « le voile se lève »). Elle a pu se conclure par une séparation (d'avec le conjoint, la famille), d'un « isolement volontaire » (E. Goffman), d'une mise à distance à la fois **physique**, géographique (changement de lieu, d'espace) et **psychologique**.

Le témoignage de Cerise, par exemple, révèle à la fois l'idée d'un « âge d'or » (moment pendant lequel tout allait bien) et de la crise, le moment où tout bascule suivi d'un isolement social et d'un retrait du marché du travail.

« J'ai rencontré mon [futur] mari très tôt. J'avais 16 ans. J'ai commencé mon CAP à 17 ans. En parallèle, c'était donc un autre défi qui commençait. Je suis allée habiter chez ses parents pendant mon apprentissage. Lui, il était apprenti pâtissier. Ses parents étaient hyper gentils, c'était pas la zone tous les soirs. [...] Quand j'ai eu 18-19 ans, on a eu un logement HLM ensemble. On a commencé à mettre de l'argent de côté pour notre avenir. J'ai eu mon diplôme à 22 ans et j'ai eu un emploi tout de suite (préparatrice en pharmacie). Là, on a acheté une longère qu'on a rénovée. On s'est mariés en 1996. C'est à ce moment que j'ai eu mon premier bébé [...]. Ma mère était assez présente pour s'occuper de ma fille. En 2000, j'accouche de mes jumeaux. Tout se passait bien. »

« C'est en 2006 que les problèmes ont commencé. Il y a eu un couac [adultère³] dans la famille. Le beau petit cocon, la belle maison, la belle voiture... Trois jours après le clash, je me suis retrouvée toute seule avec mes trois gamins, sans soutien familial [ton ému]. Puis, il y a eu le

³ Bien que les détails de ces crises aient été évoqués lors des entretiens, nous avons fait le choix de ne pas les aborder dans ce rapport afin de respecter l'intimité et l'anonymat des interviewées.

divorce que j'ai gagné. Ça a calmé, mais pas tout. J'avais des amis, mais je préférais ne pas les voir. Ça me renvoyait trop à ce que j'avais vécu. [...] Au bout de 7 mois, je ne faisais plus que 45 kilos. C'est à ce moment là que j'ai été diagnostiquée bipolaire ou manico-dépressive si tu préfères. Je pense que c'est un truc qui trainait depuis plus longtemps. Je n'ai pas pu continuer à travailler. Je ne pouvais pas, je m'effondrais. J'ai été en arrêt pendant trois ans. J'ai été reconnue en invalidité, reconnaissance travailleur handicapé. J'ai été suivie par un psychiatre qui m'a dirigé vers Fil rouge pour ma ré-insertion professionnelle. C'est plus tard qu'elle m'a proposé les ateliers Créatives. A ce moment là, je me suis dit mais qu'est ce que c'est ? Moi et la danse... Et finalement, j'ai intégré le projet. » (Cerise)

Pour Barbara, la « crise » prend également la forme d'un adultère, mais, à la différence de la situation précédente (au moins en apparence) correspondrait davantage à la « goutte qui fait déborder le vase » du fait que la relation conjugale souffrait depuis de nombreuses années d'un déni de reconnaissance (violences psychologiques).

« Mon ex-conjoint est un manipulateur. [...] Il m'a bouffé pendant des années. [...] Je n'arrivais à rien. Alors que j'étais quelqu'un de plutôt dynamique. Et comme j'avais arrêté de travailler [pour s'occuper de sa famille], je culpabilisais. [...] Je ne pouvais pas rester dans cet état là. C'était la mort annoncée pour moi, tellement c'était odieux. Je suis donc partie. [...] J'ai dû me diriger vers un foyer parce que je n'avais pas de famille. » (Barbara)

Dans tous les cas, cette rupture des liens conjugaux d'abord puis sociaux (en général) et professionnels a laissé de profondes empreintes et amène les interviewées à douter de tout, d'elles-mêmes (confiance en soi, estime de soi très amoindries) et des autres (est-il possible de créer des liens sincères, authentiques ?). Tout ne serait-il pas, finalement, que tromperie ? C'est pourquoi, nous proposons de les nommer, les « **désillusionnées** ». Ce terme ne signifie pas que « tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes » ou que ces femmes étaient spécialement « naïves » avant la crise. Il traduit plutôt l'idée qu'à un moment « on y a cru », qu'il a été possible (au prix d'efforts importants) de se faire une place sociale, professionnelle relativement stable, pourvoyeuse de protections et de reconnaissances. Puis, l'accident fragilise tout cet édifice au point où la question se pose de savoir s'il n'a pas été, « en réalité » construit sur un château de sable. Finalement, tout ne serait-il qu'illusion ?

«Est-ce que toute ma vie de couple a été fondée sur des mensonges ? Est-ce que la conception de mes enfants a été fondée sur des mensonges ? [...] C'est sur ma vie sentimentale que j'ai besoin d'être reconstruite. Au niveau relationnel, c'est pas brillant, brillant. Avec mon père, ça va mieux... La vie, je vois pas trop l'intérêt. Moi, j'ai une vie de merde. [...] Si je ne vois plus les alcooliques, les dingues, les malades, je ne vois plus personne. [...] Mes enfants vont bien, ça me rassure. » (Cerise)

1. 2 – Les « intermittentes » : un mal-être général, une difficulté à « être au monde »

Comme nous l'avons évoqué précédemment, le second scénario est différent en ce sens que la notion de « crise » est absente. Les interviewées témoignent d'un mal-être diffus, d'une difficulté à rentrer dans les normes sociales, à « être comme tout le monde », à tisser des liens et à les maintenir (lien de participation élective). Elles ne sont pas pour autant totalement isolées du fait notamment que des liens de filiation (avec les parents) peuvent exister (protection et/ou reconnaissance). La notion qui conviendrait le mieux serait donc plutôt celle de « précarité » faite d'instabilité, de « haut et de bas », de présence et de retrait à la fois dans la sphère sociale et dans la sphère professionnelle. Elles seraient, en quelque sorte, des **intermittentes** du monde socio-professionnelle, qu'elles peuvent d'ailleurs considérer comme un spectacle en partie artificiel (chacun joue un rôle). C'est ce dont témoigne Hélène.

« Parce que moi j'avais une difficulté aussi : le groupe... Je suis toujours différente des autres, dans ma façon. Ça a toujours été une difficulté à être reconnue dans un groupe ou à être acceptée au sein d'un groupe. Je suis toujours un peu différente, c'est naturel chez moi... Par mes goûts, mes centres d'intérêts, par ma façon de vivre... [...] Par exemple, petite, quand j'étais dans la cour de récré j'étais toujours toute seule. J'avais pas d'ami. J'ai mis très très longtemps à avoir des amis. J'en ai eu au collège un peu, puis après plus rien au lycée. Il a fallu attendre la licence et encore, ça passait toujours très difficilement. [...] C'est lié à l'originalité... Je n'aime pas les schémas classiques. J'ai des difficultés à parler... Ça peut être très agréable et très léger de parler de pleins de choses et de rien à la fois, mais moi je ne sais pas faire ça. J'aime pas, ça m'ennuie des

fois quand même. J'ai peut-être un côté un peu trop sérieux des fois [Rires]. Par contre si la personne me parle d'elle, de ce qu'elle est vraiment, de son être et pas de ses apparences, là par contre oui, ça me fait résonance. Et donc on est quand même dans une société du paraître souvent, on parle de trucs, mais surtout pas de soi. J'ai donc du mal. En même temps quand je suis dans un milieu favorable, je me rends compte que ça peut le faire quoi. » (Hélène)

A plusieurs reprises, ces interviewées ont fait un effort pour tenter de « rentrer dans le moule », pour être davantage raccord avec ce qu'elles pensent être la norme. Cette mise en conformité peut concerner l'esprit, la manière de penser et de se penser, par le biais d'une psychothérapie par exemple.

« J'ai fait une psychothérapie depuis 2 ans qui m'a fait carrément beaucoup de bien. je suis passée quand même par des phases pas toujours simples » (Hélène)

Rentrer dans la norme peut également se faire par le corps (dans le cas d'un handicap par exemple), dans l'idée qu'il est un vecteur qui facilite ou non le contact avec autrui. Il s'agirait de réduire la stigmatisation liée à ce que Erving Goffman⁴ nomme les « monstruosité du corps » (tout ce qui pourrait apparaître comme une « anomalie » par rapport aux normes en vigueur dans une société donnée, à un moment donné).

Quel que soit le scénario (les *désillusionnées* ou les *intermittentes*), il existe des difficultés à se maintenir sur le marché du travail. Il est important de souligner, ce qui confirme les résultats de l'enquête précédente, que ces difficultés ne sont pas liées à des « incapacités » ou des formations « inadaptées ». Toutes les interviewées ont des niveaux de formation supérieurs à Bac + 3 et des expériences professionnelles qui auraient pu leur permettre (s'il n'y avait pas eu de difficultés dans la sphère sociale) de consolider le « lien de participation organique » (cf. S. Paugam) au moins au niveau de la protection (emploi stable, sécurité matérielle). Le retrait du marché s'explique de deux manières différentes que nous allons développer dans la partie suivante.

⁴ Erving Goffman, *Stigmates – Les usages sociaux des handicaps*, Paris : Ed de minuit, 1977 [1^{ère} Ed Am 1963]

2 - Un retrait du marché du travail

Comme évoqué précédemment, la situation au niveau de l'emploi diffère en fonction du processus de désaffiliation. Pour les « désillusionnées » le retrait du marché du travail est la conséquence de la crise sociale, relationnelle et est vécu comme « une rupture ». Pour les « intermittentes », l'instabilité professionnelle résulte de la difficulté plus générale à rentrer dans la norme et à s'y maintenir.

2. 1- Un retrait comme conséquence de la désillusion

Avant « la crise », les désillusionnées occupaient une situation stable sur le marché du travail qui leur apportaient, bien qu'à des degrés divers, à la fois une sécurité matérielle et de la reconnaissance sociale. Le retrait du marché du travail a pu précéder « la crise », mais dans tous les cas est lié à la déliquescence des liens familiaux et/ou conjugaux et /ou amicaux. Les interviewées sont passées de la zone d'intégration, à la zone de vulnérabilité pour finalement rejoindre la zone de désaffiliation. C'est ce qu'explique, par exemple, Cerise, préparatrice en pharmacie pendant plus de 10 ans :

« [Après la rupture conjugale] J'ai passé à peu près deux ans dans mon lit à ne rien foutre. J'avais mon appartement, j'avais mon ami et je squattais dans mon lit. Lui, il allait au boulot et moi, je prenais une douche de temps en temps, je mangeais de temps en temps. Je regardais beaucoup la télé, je fumais énormément et je ne me soignais pas forcément. » (Cerise)

Barbara ayant quitté son travail avant la rupture pour s'occuper de son foyer se retrouve totalement démunie après avoir quitté son conjoint.

« Quand je suis parti avec mes deux enfants, je n'avais plus de ressource, plus rien. Lui, il a récupéré la maison. Moi, j'ai Zéro. De toutes ces années de vie commune, il ne me laisse rien. Mais, bon, s'il fallait compter dès le départ... Est-ce qu'il faut compter les points ? Je ne voulais pas me battre pour ça, même si j'espère avoir justice un jour. » (Barbara)

Bien que les causes de retrait du marché du travail pour les « désillusionnées » et les « intermittentes » aient des raisons différentes, les difficultés économiques et matérielles sont identiques.

2. 2 - Une instabilité révélatrice pour les intermittentes

Comme indiqué précédemment, les trajectoires professionnelles des « intermittentes » sont faites de « haut et de bas », d'alternances de périodes de travail (plus ou moins longues) et de chômage. Cette instabilité n'est pas uniquement liée à un marché du travail peu favorable. Elle témoigne également d'une difficulté à « trouver sa place » et à « rester en place ». De ce fait, un rapport à l'emploi (cf. S. Paugam) positif (stabilité de l'emploi, sécurité matérielle) peut être remis en question quand le rapport au travail (satisfaction, reconnaissance) paraît moins satisfaisant.

Pour Hélène, le mal-être au travail semble profond puisqu'elle évoque une « phobie ». Selon ses expériences et la manière dont elle a vécu celles de ses parents, toutes relations de travail implique une subordination, voire une exploitation qui interdirait toute initiative ou créativité. Les relations de travail s'apparenteraient ainsi à une relation maître/esclave. Nous proposons de retracer ici le cheminement de sa pensée.

« Moi c'est le RSA. J'ai une longue pratique du RSA on va dire. En fin de compte, il y a une difficulté pour moi à trouver ma place dans la société. J'ai une phobie. [Question : de la société en général ou du travail ?] De la société parce que tout est quand même régi plus ou moins par le travail... Et de fait, aussi une phobie un peu du monde du travail, une névrose on va dire, un peu je crois... Ca peut s'expliquer par les images parentales que j'ai eues, par leur mode de fonctionnement par rapport au monde du travail Ils ne m'en ont pas donné une image très épanouissante. Mon père n'était pas du tout reconnu dans son travail. Il avait des idées avant-gardistes qui n'étaient pas prises en considération d'où des conflits avec sa hiérarchie. [...] Ma mère exerçait un métier dans l'enseignement privé qui lui plaisait beaucoup, apparemment elle était même assez douée. Puis, nous avons dû déménager dans les DOM TOM [à la suite des mutations liées à la profession de son père]. Au retour en Métropole, ma mère n'a plus retrouvé d'emploi dans l'enseignement. [...] Et du coup, elle s'est retrouvée aide-ménagère. Donc elle est devenue aigrie. » [Voix émue]

« Je n'ai pratiquement jamais travaillé. Par contre j'ai fait la fac, biologie, un bac +5

quand même, un DEA, donc. J'ai été vraiment jusqu'au bout en me disant que je ne regretterais pas après. Je pense que j'aurais dû faire psy, mais je me suis dit que je trouverais plus du travail dans les sciences. Et je regrette toujours ça, quoi. [...] Ensuite, j'ai passé un CAP de boulanger pour faire du pain. Pendant 3 ans, j'ai vendu du pain sur un marché. [Le problème est que] je n'arrivais pas à rentrer dans la formule associative que je voulais. [...] Ensuite, j'ai fait quelques remplacements en tant que prof de biologie, puis plus rien pendant très longtemps. Et, la dernière fois là, c'était assistante d'enfants handicapés en milieu scolaire, AVS pendant 8-9 mois. Au total, j'ai 2 ans et demi de travail dans ma vie, quoi, et encore... Et j'ai 41 ans [rire]. Mais il y a une telle appréhension, d'être dans des trucs de hiérarchie, qu'on m'impose. Il faut que je fasse un truc d'indépendant où on me laisse énormément de liberté. Surtout pas trop de cadres. Mais dans notre société, ce n'est pas si facile, à moins d'être à son compte, et encore... »

En résumé, bien que la situation professionnelle des interviewées semble objectivement identique (chômage de longue durée), les événements qui l'ont produite et la manière dont elle est ressentie, interprétée par les interviewées diffère. Nous pouvons penser que ces trajectoires ont des répercussions sur les motivations à intégrer les ateliers *Créatives* et sur les objectifs que se fixent ces femmes : priorité accordée à la « reconstruction personnelle » et/ou à la reprise d'emploi.

3 - Bilan avant l'entrée dans les ateliers : une identité amputée, un déni de reconnaissance

3. 1 - Un déficit du « Je » vs un « Je » non conforme

Si on s'appuie sur les analyses de G. H. Mead⁵, on peut dire que l'identité (qu'il appelle « le Soi ») est formé du « Moi » et du « Je ». En quelques mots, le « Moi » est la part de notre identité qui correspond à la manière dont nous avons été socialisés (incorporation de normes et de valeurs transmises par autrui). Ce « Moi » témoigne de notre « **conformité** ». Le « Je » est lui notre part **d'originalité**, de **créativité**. Il réagit au « Moi », le pétrit, le personnalise. Maintenir un équilibre identitaire consiste alors à établir un bon « dosage » entre Moi et Je, de sorte à être accepté

⁵ Mead, George Herbert, *L'esprit, le soi et la société*, traduit de l'anglais par Jean Gazenneuve, Eugène Kaelin et Georges Thibault, Paris : PUF, 1963 [1ère Ed Am 1934].

socialement (conformité) et aussi à être reconnu pour sa personnalité (originalité). Être trop conforme correspondrait à un individu sans relief, sans opinion propre, sans personnalité. À l'inverse, être trop original rendrait l'intégration difficile de par un manque de normes et valeurs communes.

En fonction des profils décrits précédemment (les « désillusionnées » et les « intermittentes »,) les « déséquilibres identitaires » renverraient respectivement soit à une place insuffisante accordée au Je, soit, à l'inverse, à un Je qui prendrait une place excessive et serait jugé comme non conforme aux attentes d'un groupe.

Ce que nous avons pu constater pour une partie des femmes interviewées (celles qui ont vécu une « crise », un « accident »), c'est qu'elles ont le net sentiment d'avoir été amputée de leur Je. Elles ne seraient que des pantins, des personnes que l'on a manipulées. Elles se sont pliées au bon vouloir d'autrui (des proches). Elles ont été dociles. Elles ont fait ce que l'on attendait d'elles. Les termes utilisés font état de « soumission », de « domination », de « manipulation ». Elles sont dans le moule (conformité), elles sont de bonne épouses, de bonnes mères, de bonnes salariées, de bonnes filles (pour leurs parents), mais elles n'existent pas (le Je ne réagit pas au Moi). Pendant de nombreuses années, et sans même qu'elles en aient pleinement conscience, leur identité s'est davantage construite autour du moi. Leur Je a été, en quelque sorte, mis entre parenthèses. La « crise » leur a fait prendre conscience de cette abnégation et les a également fragilisées, rendues méfiantes tant sur le plan social que professionnel. Elles craignent de devoir à nouveau être « manipulées ».

Pour les « intermittentes », le déséquilibre identitaire s'expliquerait davantage par un « Je », une « originalité » qui ne les rendrait pas suffisamment conformes par rapport aux attentes de la société et les exposerait à la stigmatisation. Elles peuvent remettre en question l'artificialité du monde social, son manque d'authenticité, ses valeurs superficielles. Elles auraient ainsi des difficultés à s'adapter à la fois aux relations sociales et professionnelles. Le témoignage d'Hélène va dans ce sens.

« L'autre fois je suis passée à Fil rouge et ils m'ont posé la question : “et si vous aviez de l'argent qui tombait tous les mois sans être obligée d'aller travailler”, genre rente ou je ne sais trop quoi. J'ai répondu “moi je ne vais pas travailler”. Je n'ai pas ce souhait [...] Et il y a une autre partie en moi qui dit “si je trouvais quelque chose qui m'intéresse”, peut-être que j'y arriverais... C'est

une inadaptabilité quoi, avec les conditions actuelles. Il y a beaucoup de gens qui ont du mal qui sont mal dans le travail mais qui arrivent quand même à le faire parce qu'ils ont des enfants, parce qu'ils ont des besoins d'argent. C'est vrai aussi que c'est difficile pour moi financièrement. [...] Ce que j'aime bien [après une expérience dans le spectacle] c'est l'état d'esprit, libre, indépendant, créativité, non-conformisme, c'est ça que j'aime. » (Hélène)

Dans les deux cas, ces déséquilibres identitaires produisent un manque de reconnaissance sociale.

3. 2 - Entre déni et déficit de reconnaissance

Pour mieux comprendre le processus de reconnaissance sociale, nous pouvons nous appuyer sur les écrits de Tzvetan Todorov⁶. Selon cet auteur, la reconnaissance sociale comporte obligatoirement deux paliers, le premier étant un préalable au second. La première étape donne accès à la confirmation de son existence, confirmation qui ne peut se faire que par le regard d'autrui. Ce stade est difficile à franchir pour les « désillusionnées » du fait qu'elles ont le net sentiment d'être invisible socialement. Ce que l'on voit de leur identité n'est que leur moi. Elles ne seraient que des « objets ». Elles subiraient de ce fait un **déni de reconnaissance** qui les empêche d'atteindre le second pallier. Ce dernier est ce que l'on pourrait nommer « l'évaluation ». Il permet d'obtenir ou non de la valeur aux yeux des autres. Cette valorisation est bien évidemment dépendante des contextes sociaux et des personnes avec qui nous sommes en contact. Toutefois, de manière générale, les « intermittentes » (qui accèdent seules à cette seconde étape) ont le sentiment que cette évaluation est le plus souvent négative du fait d'une trop grande « originalité ». Cette stigmatisation produit alors un **déficit de reconnaissance**.

Qu'il s'agisse de déni ou de déficit de reconnaissance, l'absence ou la difficulté à accéder au « compter pour » (S. Paugam) peut expliquer, certes à des degrés divers, une mésestime et un manque de confiance de soi.

⁶ Voir notamment : T. Todorov, « Sous le regard des autres », *Sciences humaines*, N°131, Oct 2002.

3. 3 - Mésestime de soi, manque de confiance en soi : la mise en place d'un cercle vicieux

Ne pas exister aux yeux des autres ou être évalué négativement finit par poser question sur sa propre valeur et aussi, parfois, sur sa part de responsabilité.

Pour les désillusionnées, le raisonnement pourrait être le suivant. Finalement, ne vaut-il pas mieux rester invisible socialement plutôt que de risquer d'exposer son « Je » au regard d'autrui. Se « révéler » (apparaître tel qu'on « est ») peut, en effet, faire conduire le risque d'une évaluation négative. Ce raisonnement traduit un manque certain de confiance en soi (finalement ai-je réellement de la valeur ?) qui permet de comprendre que « l'échec », plus que « la réussite », est postulé. Barbara, par exemple, a estimé sa confiance en elle à 0/10 avant l'entrée dans les ateliers *Créatives* (et Cerise à 3/10). Il explique également une difficulté à mettre en place des projets **personnels** et à s'investir dans cette tâche. Se retrancher derrière l'avis d'autrui présente l'inconvénient de rester invisible socialement, mais aussi l'avantage de ne pas avoir confirmation (postulée et redoutée) d'une évaluation négative⁷. On comprend, dans ce cas, la difficulté à sortir de ce cercle vicieux qui conduit du déni de reconnaissance à une faible confiance et estime de soi, puis à la difficulté de s'exposer, de faire apparaître son « Je », d'où un déni de reconnaissance etc. La mésestime de soi accentue le processus de désaffiliation, la mise à l'écart et anéantit la confiance que l'on pouvait avoir en soi. L'isolement fait que l'on doute de plus en plus de soi et des autres. De ce fait, les interviewées s'excluent du regard social d'autrui qui leur interdit l'accès à la première étape de la reconnaissance sociale (la visibilité). Ce cercle vicieux, selon leurs propos, peut les amener à s'interroger sur leur santé mentale (ne deviennent-elles pas folles ?) et les amène (de gré ou de force) à consulter un psychologue ou un psychiatre. Ces consultations sont alors vécues comme un moyen de mieux comprendre ce qui leur arrive.

« Je ne sais pas si on a eu confiance en moi, mais c'est moi... Vue la trahison que j'ai gobée, je me dis que j'ai chié quelque part. Donc où ? Je me responsabilise toujours un peu. J'ai déjà soulevé

⁷ Ce processus a notamment été étudié dans l'enseignement. Des élèves avec une faible estime et confiance en eux semblent se mettre « volontairement » en situation d'échec. Par exemple, ils ne vont pas réviser un examen et, ainsi, obtenir une mauvaise note. Il serait beaucoup plus pénalisant, pour eux, d'obtenir la même mauvaise note tout en ayant travaillé (ce qu'ils anticipent). Dans le premier cas, la raison de l'échec est « externe », ils n'ont pas utilisé les bons outils. Dans le second cas, elle est interne, elle confirme leur peu de valeur. Les psychiatres nomment ces stratégies de « conduites d'autohandicap » (cf. notamment, C. André et F. Lelord, *L'estime de soi – S'aimer pour mieux vivre avec les autres*, Paris : Ed Odile Jacob, 2008).

*cette question avec le psychologue, mais... Il m'a dit que non, mais moi, j'ai toujours le « mais ». »
(Cerise)*

Pour les intermittentes, la question est sensiblement différente. Ce n'est pas tant l'invisibilité sociale qu'elles redoutent que la stigmatisation. Les situations dans lesquelles exposer leur « Je » a produit une évaluation négative sont si fréquentes (c'est, en tout cas, ce qu'elles ressentent) qu'elles doutent accéder, « un jour », à la reconnaissance sociale, à être appréciées pour qui elles sont « vraiment ». Tout ce qui pourrait être interprété comme du mépris prend alors une ampleur qui peut parfois apparaître comme démesuré. C'est pourquoi l'analyse d'actes isolés serait insuffisante à comprendre leurs réactions.

« A la suite d'un accident de parcours (je ne souhaite pas en parler), j'ai obtenu la reconnaissance travailleur handicapé. Un handicap entre guillemets psychique. Mais je ne dis plus que je suis travailleur handicapé. Sinon on me considère comme quelqu'un de malade. Ou comme quelqu'un d'incompétent notamment dans mes recherches d'emploi. La reconnaissance de travailleur handicapé est sensée pouvoir nous aider, en fait ça nous stigmatise. C'était le cas de la personne qui m'a reçu à Fil rouge. Je pense qu'elle n'a pas une bonne formation... C'est humiliant... Elle n'a pas compris qui j'étais. Elle ne m'a pas comprise. Elle ne m'écoutait pas. Elle était sûre de son diagnostic. Le dialogue n'était pas possible. C'était vraiment humiliant. A un moment, elle m'a même dit "Avec votre trajectoire, vous auriez pu finir à la rue". C'est destructeur. » (Brigitte)

La principale crainte pour ces femmes est de ne pas être comprises et à plus ou moins long terme peut provoquer un retrait des relations sociales avec pour objectif de se soustraire à un regard potentiellement négatif. La confiance en soi peut en sortir fragilisée dans le sens où les interviewées ont pu expliquer un moindre dynamisme, une sorte d'épuisement, de fatigue proche parfois de la résignation. Elles n'ont plus ou moins de force pour affronter le regard d'autrui et tenter d'être reconnue pour elle-même.

En conclusion de cette partie, nous proposons de synthétiser ces deux positions, présentées ici comme des constructions « idéaltypiques »⁸, sous la forme d'un tableau qui n'a pas comme

⁸ C'est-à-dire comme « des hypothèses dont les éléments de base sont les représentations et les motivations circonstanciées des humains. [Elles] servent à dégager des relations causales compréhensibles permettant de connaître

objectif de réduire la complexité de la réalité (les formes « pures » de ces deux types idéaux n’existent pas dans la réalité), mais de mieux la saisir. De cette compréhension dépendent les enjeux des ateliers *Créatives*, et plus largement des dispositifs d’intégration sociale et/ou professionnelle.

	Relations sociales	Relations professionnelles	Identité	Reconnaissance	Difficultés/craintes
Les « Désillusionnées »	Un avant, un après Idée de crise, de rupture	Un retrait dû à la crise	Déficit du Je Excès de conformité	Déni Invisibilité sociale	Se dévoiler Exposer son Je Se projeter Manque de confiance en soi Mésestime de soi
Les « Intermittentes »	Instabilité durable Difficultés à correspondre aux normes sociales	Une précarité Alternance de périodes d’activité et de chômage	Excès du Je Manque de conformité Trop « original »	Déficit Stigmatisation	Se faire accepter Intégrer un groupe Valorisation du Je Epuisement, résignation, perte de confiance en soi

les fondements du social et ses évolutions en les ramenant aux significations humaines, celles données et perçues par les individus étudiés comme par le savant qui étudie. [...] Ils [les types idéaux] sont structurés en s’éloignant de cette réalité par leur pureté logique, pour mieux la retraiter et la penser (chacun d’eux est ainsi « idéal »). Ils ne sont donc pas issus d’une sorte de synthèse de l’existant, comme autant de copies de lui, mais permettent une analyse de cet existant. » B. Dantier, “Les « idéaltypes » de Max Weber, leurs constructions et usages dans la recherche sociologique.”, *Les classiques des sciences sociales*, 2004.

II - Les ateliers Créatives : de la première impression à la représentation

Les motivations pour intégrer les ateliers *Créatives* sont diverses, mais, dans aucun cas ne font référence à la volonté de retrouver un emploi. Cet objectif n'est pas pour autant totalement absent de leur horizon, mais, soit est secondaire, soit est parallèle (via une autre association ou des recherches personnelles).

Afin de mieux comprendre les critiques, effets positifs et négatifs, des ateliers, il nous a semblé important de développer les attentes de ces femmes à leur entrée dans ces ateliers.

1 - Des priorités différentes : un travail sur l'identité et/ou un attrait pour l'activité danse

Les femmes interviewées expliquent leurs motivations à intégrer les ateliers Créatives à partir de deux principaux facteurs. Le premier concerne un travail sur l'identité telle que nous l'avons définie dans la partie précédente. Les termes les plus souvent cités sont « se reconstruire », « s'épanouir », « penser à soi ». Le second facteur fait référence à l'activité danse. Dans ce cas, les interviewées évoquent souvent des expériences passées dans ce domaine. Elles savent également que *Danse à tous les étages !* propose de travailler avec des professionnels (chorégraphe et/ou metteur en scène) et qu'elles participeront à l'élaboration du projet (de sa création à la représentation finale). Elles attendent donc des ateliers Créatives un « bon niveau » de danse.

Si nous croisons ces deux motivations, nous pouvons obtenir la représentation graphique suivante faisant apparaître quatre profils théoriques :

Travail sur l'identité

+

Profil 1

Profil 2

Les ateliers créatives : réhabiliter le « JE » / 26

Double motivation

Travail sur l'identité

Reconstruction

prioritaire

Activité danse +

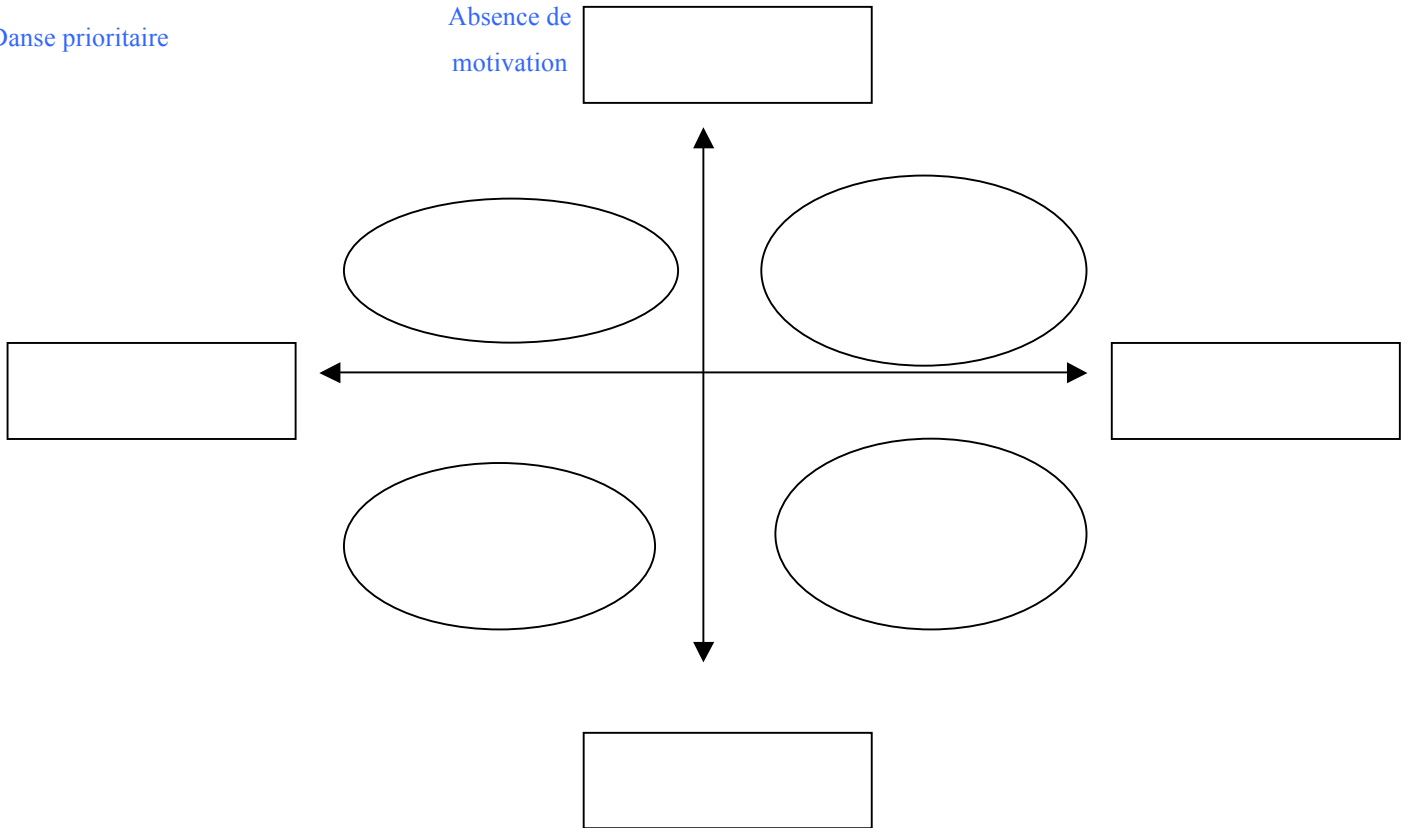
Profil 3

Danse prioritaire

Profil 4

Absence de
motivation

Activité danse -



Ces deux axes (travail sur l'identité et activité danse) doivent être pensés comme gradués. C'est-à-dire que, par exemple, pour le profil 1 l'une des deux motivations peut être plus importante que l'autre. Mais, dans tous les cas, elles ont toutes deux été citées par l'interviewée. Autrement dit, il existe des nuances internes à chaque profil. Ces profils théoriques appliqués à l'analyse des entretiens donnent les résultats suivants.

Deux interviewées correspondent particulièrement au profil 1. Il s'agit de Barbara et Hélène. Toutes deux témoignent d'expériences passées dans la danse. Hélène, à la différence de Barbara, met d'emblée l'accent sur le lien entre cette activité et la notion de « développement personnel ».

« Je faisais de la danse. C'était en campagne. Un petit truc, mais c'était bien. J'aimais bien ça. C'est difficile parce qu'il y avait des trucs, mais je ne les vivais pas à fond. » (Barbara)

« Je faisais de la Biodanza. Je m'épanouissais, je sentais qu'il y avait quelque chose qui se

réveillait en moi. La biodanza c'est une approche thérapeutique de la danse. On est beaucoup dans le lien, le toucher, le contact, la tendresse... Et c'était toutes les semaines. C'est Rolando Toro, soit c'est un chilien ou un brésilien, je ne sais jamais, c'était un médecin qui a trouvé ça pour aider les gens dans les hôpitaux et puis il a élaboré tout un truc, ça paraît très léger et finalement, pour ceux qui connaissent (moi j'ai pas approfondi) c'est très étudié. Les musiques sont étudiées pour sensibiliser telle partie de l'être. J'ai fait ça pendant 8 mois je crois, j'y allais une fois par semaine. » (Hélène)

Le choix de la danse, plutôt qu'une autre activité, s'explique également par le fait qu'il s'agit d'une activité collective, « cadrée » qui implique un certain engagement (idée de contrat).

« Créatives me concernait aussi, parce que c'était bien cadré. Il y avait des gens qui étaient là. Si on m'avait dit 'faut aller à la piscine', pffff, oui, mais sans plus. J'avais même pas envie. Alors que là, si je m'm'engageais, ça donnerait lieu à une forme de contrat. Donc, il fallait que j'y aille après. J'avais pas forcément envie de sortir que moi toute seule. » (Barbara)

« L'objectif c'est de pouvoir vivre une expérience artistique de groupe. Voir vers quoi ça m'emmène sans forcément faire le lien avec l'emploi, et surtout pas à me dire que ça va forcément me permettre de trouver un travail. J'étais pas du tout dans cette optique. On a une chance d'avoir deux artistes qui sont là, qui nous proposent des choses, c'était un petit peu ça [...] Je préférais faire ça que d'aller faire par exemple une formation ANPE qui sert à rien, que j'ai fait 36 fois. » (Hélène)

Concernant le travail sur l'identité, les attendus de Barbara et Hélène diffèrent quelque peu puisque pour Barbara il est davantage question de « se reconstruire », alors que pour Hélène l'accent est mis, comme nous l'avons indiqué, sur le « développement personnel ». Si nous reprenons les analyses du chapitre précédent, Barbara souhaite que les ateliers Créatives lui permettent de développer son « Je » resté trop longtemps en sommeil. Pour Hélène, il semblerait, et la nuance est importante, que sa priorité soit de trouver une activité adaptée à son Je, à son originalité. Cette attente expliquerait, en partie, qu'elle soit également vigilante et exigeante quant au thème proposé (qui doit lui même être « original »).

« J'avais besoin de sortir. Ma situation s'était super dégradée. Il y avait toute une reconstruction à faire. Et je voulais aussi faire quelque chose qui me plaise. [...] Ca me forçait à rencontre d'autres personnes, j'avais besoin de ça. De ne pas être toute seule. [...] Non, je n'avais pas de projets professionnels. Je venais d'arriver à l'ASFAD et j'étais super crevée. J'avais plus besoin d'une période de reconstruction, de repos. » (Barbara)

« Et donc voilà, je lui [conseillère professionnelle] ai exprimé ça, que je faisais justement de la biodanza. Je lui ai dit aussi que j'étais atypique, que j'étais originale [rire], qu'il ne fallait pas me mettre dans des trucs... C'est à ce moment qu'elle m'a proposé d'essayer Danse à tous les étages ! et, donc, je lui dis ouais pourquoi pas quoi. Et voilà, je suis allée à la présentation et à l'entretien. J'étais encore un peu sceptique parce que je ne savais pas trop. J'ai senti tout de suite que le sport et le féminin [thème des ateliers Créatives]... j'ai horreur du sport. Donc je sentais bien que le sujet n'allait pas m'emballer, mais j'avais envie de vivre l'expérience par contre. » (Hélène)

Pour le profil suivant (priorité accordée au travail sur l'identité), l'activité danse ne présente pas d'intérêt en tant que telle. La reconstruction personnelle est annoncée très clairement comme prioritaire. C'est le cas particulièrement de Cerise.

« La danse, bof. Je trouve ça un peu tiré par les cheveux, mais je vais quand même à la réunion. [...] Il y a eu le témoignage d'une Créative 2009 qui m'a bien plu. [...] J'accepte le projet. Je prends la décision rapidement parce que portée par la confiance que ma conseillère [Fil rouge] me donne déjà en me proposant ça... Tu t'engages quand même. » (Cerise)

A l'inverse, pour le profil 3, aucune référence n'est explicitement faite à la notion de reconstruction personnelle. La priorité est donnée à la danse avec un attrait qui peut même apparaître comme excessif. Ces interviewées se présentent comme également très exigeantes quant au niveau de professionnalité attendu.

« Avant les ateliers Créatives, j'étais déjà en recherche d'emploi [inscrite à Pôle emploi et suivi par Fil rouge]. C'était ma priorité du moment. L'idée de danser et de créer un spectacle m'intéressait, mais à un bon niveau. » (Brigitte)

Le profil 4 (absence de motivations liées au travail sur l'identité ou à l'activité danse) reste théorique puisque nous n'avons rencontré aucune interviewée correspondant à ce profil dans le cadre de cette enquête. L'explication la plus plausible est certainement liée au fait que les candidates sont le plus souvent orientées par des organismes d'intégration socio-professionnelle qui accueillent des personnes ayant subi des accidents de la vie avec des répercussions (à des degrés divers) sur la construction identitaire. De plus, des sélections sont effectuées par l'association *Danse à tous les étages !* lors de la mise en place de chaque nouvel atelier. Nous développerons d'ailleurs quelques pistes de réflexion à propos de la sélection des candidates en conclusion, bien que ce thème n'ait pas été un axe central de réflexion pour cette enquête.

Afin de comprendre les impacts des ateliers pour les interviewées et leur degré d'adhésion au projet mis en place, nous avons distingué leurs réactions lors du premier atelier et la manière dont celles-ci ont évolué.

2 - Le premier atelier et l'effet miroir

Nous avons déjà évoqué « l'effet miroir » lors de la première enquête. Il fait référence au fait que les femmes sont censées intégrer les ateliers pour des objectifs peu ou prou identiques, ce qui pourrait impliquer également qu'elles ont des profils proches. Le premier atelier est donc le moment de l'effet miroir dans le sens où la perception de l'autre m'indique, au moins en partie, qui je suis.

D'un point de vue objectif, les femmes « créatives » ont effectivement des points communs liés à leur trajectoire personnelle que l'on pourrait regrouper sous le terme d'« accidents de la vie ». Toutefois, comme nous l'avons analysé précédemment, les répercussions sur la construction identitaire diffèrent (dénier ou déficit de reconnaissance). De même les objectifs personnels pour intégrer les ateliers sont variables (accent mis sur l'identité et/ou sur l'activité danse). Ils peuvent indiquer que ces femmes en sont à des moments différents de leur « ré-affiliation » (reconstruction plus ou moins avancée) et/ou de la difficulté à analyser leur propre situation.

Le premier atelier (et la première rencontre avec les autres femmes) n'est donc jamais anodin. Ils indiquent la manière dont les interviewées se perçoivent elles-mêmes. Nous pouvons lire

leurs réactions en fonction des deux axes précédemment décrits : travail sur l'identité et activité danse.

2. 1 - Identité et reflet de soi : du trop au trop peu

Nous avons recentré nos analyses sur les ressentis des interviewées, leur subjectivité. L'essentiel est de tenter de comprendre comment elles se perçoivent⁹ à ce moment précis partant du principe que ces réactions produisent des conséquences réelles à la fois sur l'assiduité, la cohésion du groupe, la progression du projet et ses effets à plus ou moins long terme.

L'analyse des entretiens montre que l'identification avec les autres membres du groupe s'avère, le plus souvent, difficile. Les réactions des interviewées oscillent, en effet, entre le « trop » ou le « trop peu ». Ainsi, les autres femmes seraient soit trop « abimées » par la vie, soit « en meilleur état » (selon les termes utilisés par les interviewées) ; ces deux perceptions n'étant pas exclusives l'une de l'autre. La position moyenne (se reconnaître dans le miroir de l'autre) est elle plus rare.

2. 1. 1 - Le refus ou la crainte de s'identifier : « Vol au-dessus d'un nid de coucou », des « femmes misérables »

Le profil psychologique des femmes présentes peut inquiéter du fait que certaines d'entre-elles apparaissent comme extrêmement fragilisées. La possibilité de participer à un projet collectif et de devoir, même partiellement, se dévoiler (faire émerger leur « Je ») semble compromise. Cette trop grande distance, du moins telle qu'identifiée par les interviewées, peut être présentée comme un motif potentiel (Barbara) ou réel (Brigitte) d'abandon du projet et ce d'autant plus que les motivations pour intégrer les ateliers ont comme origine l'activité danse (cf. chapitre précédent). L'idée sous-jacente est que ces femmes, jugées comme trop fragiles, vont freiner la progression de celles qui le sont moins.

« C'était un peu étrange au départ. [...] J'en ai gardé un souvenir très précis. Il y a des visages qui me semblent étranges. Je me suis dit "qu'est ce que je fais là ?" D'emblée, la chorégraphe nous

⁹ Il aurait été intéressant de croiser ces analyses avec le regard des professionnels qui les ont orienté vers ces ateliers, mais aussi des membres et artistes de l'association *Danse à tous les étages !*, et le cas échéant de psychologues.

demande de faire des exercices simples, de mouvement dans l'espace, de se présenter. Et, il y a une femme en particulier qui n'en était pas capable. Elle s'est mise à pleurer. C'était terrible. J'avais l'impression de Vol au-dessus d'un nid de coucou. J'en ai parlé au foyer. Je leur ai dit "si c'est comme ça tout le temps, je ne sais pas si je vais y rester".» (Barbara)

Ces femmes, considérées comme trop fragilisées, peuvent également faire craindre une « régression », un dérapage vers « la folie » pour les interviewées elles-mêmes en reconstruction identitaire.

« Déjà qu'avant, au niveau personnel, personne ne me croyait trop [histoire conjugale], je me disais des fois, je suis à moitié folle. J'avais donc l'impression de glisser. J'avais peur d'être assimilée entre guillemets à la folie. J'avais vraiment peur de ça. » (Barbara)

Le refus de s'identifier aux autres femmes, dans leur globalité, peut parfois prendre des proportions qui paraissent excessives, mais peut être interprété comme une volonté de se distinguer (cf. Pierre Bourdieu), de refus de la stigmatisation « par contagion », pourrait-on dire. Etre assimilé à des femmes jugées comme trop précaires, à tout point de vue (psychologique et matériel), avec qui il n'existerait aucun point commun, peut alors être jugé comme injuriant et comme significatif de l'incompétence ou de la rouerie des professionnels à l'origine de cette orientation (sentiment de ne pas avoir été écouté, compris et/ou d'avoir été « trompé »). C'est le cas de Brigitte qui a expliqué l'abandon du projet par cette raison.

« J'avais demandé à Fil rouge si les femmes des ateliers avaient un bon niveau. L'éduc m'a dit que oui, mais, en fait, j'ai découvert que c'était des femmes misérables. [...] Misérables, ça veut dire qui vivent avec 500 euros par mois ou moins. Ca ne me correspondait pas. J'ai été trompée. J'ai cherché du travail par moi-même. » (Brigitte)

2. 1. 2 - Des femmes « en meilleur état », une difficulté à se comprendre

De manière symétrique et inverse, certaines femmes sont présentées comme étant en meilleure santé que soi. Cette distance, comme dans le cas précédent, nuit à la communication et à l'entente. Cette idée nous semble intéressante puisque qu'elle permet de mieux envisager la

question de la composition du groupe. Pour qu'un tel projet, collectif, puisse prendre forme et perdurer (en limitant les abandons individuels), il semble nécessaire que les profils psychologiques ne soient pas trop éloignés les uns des autres, ne soient ni trop fragiles, ni trop forts. Il faudrait, autrement dit, que ces femmes en soient au même stade de leur reconstruction identitaire et partagent un même projet, une volonté de « s'en sortir » (ne pas ressasser ses souffrances) ce qui avouons-le, paraît difficile à évaluer. Nous développerons ce point en conclusion.

« Les femmes que je voyais, je ne connaissais pas leur histoire et j'avais toujours l'impression que moi, j'étais dans une situation terrible. [Le fait d'être dans un foyer, je crois que j'étais la seule] J'en voyais qui riaient, qui étaient assez gaies mine de rien. Je me disais, c'est sûr que elles, elles n'ont pas la même histoire que moi. Je me suis dit elles ne vont pas me comprendre. Elles sont en meilleur état que moi. Je me faisais des idées. Bien qu'avec les deux femmes que j'ai évoquées, c'est sûr que ça fait miroir. L'impression de voir la folie, le mal-être, la souffrance. Ça fait écho à sa propre souffrance qu'on n'a pas forcément envie de voir en face comme ça tout le temps. C'est pas toujours facile. » (Barbara)

2. 1. 3 - Toutes différentes et toutes semblables : des « accidentées de la vie »

Plus rares sont les témoignages qui indiquent une « intégration » immédiate liée, au-delà des apparences, à des blessures communes. Parmi les interviewées, seule Cerise est dans ce cas. Elle explique également cette proximité par le fait qu'elle a « le contact facile ». Il est également intéressant de noter qu'elle a formulé peu d'exigences concernant le projet artistique, sa priorité étant la reconstruction personnelle.

« J'ai un contact assez facile et l'intégration se fait super bien. [...] C'était intéressant parce qu'on était toutes différentes... Chacune à notre manière, on avait, on va dire, un passé compliqué. [...] Tu sens qu'il y a un truc qui nous relie. Je pense que ça peut se résumer en quelques mots accidents de vie... Tout le monde ne se dévoile pas, même si finalement un peu. » (Cerise)

Trop de décalages, en termes de profils psychologiques, pourrait donc constituer un frein au bon déroulement des ateliers en suscitant, par exemple, l'abandon de certaines femmes. Un autre

motif d'abandon est à mettre en lien avec les motivations de départ et concerne, cette fois, l'activité danse elle-même.

2. 2 - Un manque de sérieux de la part de certaines « Créatives » : « c'est pas une cour de récré »

Nous avons vu que de nombreuses interviewées (profils 1 et 2) ont intégré les ateliers *Créatives* en raison de leur attrait pour l'activité danse (couplé ou non avec un objectif de reconstruction personnelle). Le fait que ces ateliers soient animés par des professionnels reconnus (chorégraphe et/ou metteur en scène) peut être considéré comme un gage supplémentaire d'une exigence de qualité. Il leur paraît donc insupportable (au moins dans un premier temps) que certaines femmes prennent cette activité avec trop de légèreté, soient trop indisciplinées (quelles qu'en soient les raisons).

« Au 1^{er} atelier, les points communs ne se voient pas. Par exemple, je trouvais que X [avec qui elle a sympathisé par la suite] était exubérante, voire chiante [rires]. Elle se pointait aux ateliers, elle n'était pas en tenue. Elle faisait des réflexions pas possibles. Je me disais, elle est chiante, c'est pas possible [rires]. Il y en avait une autre, elle arrêtait pas de critiquer le prof. Encore une autre voulait faire plein de choses et au moment de les faire, elle riait sans arrêt. Y'en avait qui parlaient dans tous les sens, ça m'énervait. Je me disais qu'est-ce que c'est ce truc, qu'est-ce qu'elles font là ? C'est pas une cour de récré. Et moi, entre guillemets, j'étais assez scolaire. Je viens pour danser et puis j'aime ça. Pour moi, faire bien son travail, c'est important. » (Barbara)

3 – La progression des ateliers : « écrémage » et émergence du « Je »

Comme le laissent entendre certains témoignages, les impressions du premier atelier ont pu se modifier par la suite. Les raisons principales sont de deux ordres. Les premières font référence à « un écrémage » progressif. C'est-à-dire que les personnes qui apparaissaient comme trop fragiles

psychologiquement ou uniquement intéressées par l'activité danse (et ne supportant pas l'effet miroir) ont pu, au fil du temps, abandonner le projet. La deuxième raison est plus à mettre du côté des « apparences trompeuses ». Les activités proposées (travail sur le corps, créativité) amènent ces femmes à se dévoiler, autrement dit à faire apparaître leur Je. « Ecrémage » et travail sur le Je sont complémentaires pour que se mette en place une plus grande proximité et solidarité afin que le projet collectif puisse aboutir à la représentation finale, considérée comme un challenge nécessitant l'implication de chacune.

3. 1 - Les abandons : un « écrémage » progressif...

Les abandons sont relativement fréquents, mais ne sont pas obligatoirement mal vécus par les femmes qui persévèrent. Selon leurs analyses, cet « écrémage » s'explique par le fait, comme nous venons de le voir, que certaines femmes trop fragilisées psychologiquement ne sont pas en mesure, à ce moment de leur trajectoire, de s'investir dans un projet collectif qui les amènerait, au moins en partie à se dévoiler. Si nous reprenons les analyses précédentes, nous pouvons penser que ces femmes font partie des « désillusionnées » (dénier de reconnaissance) avec une confiance et une estime de soi très faibles. Nous ignorons, par ailleurs, quelles pouvaient être leurs motivations pour intégrer ces ateliers. Une enquête supplémentaire auprès de ce public permettrait de confirmer ou non ces hypothèses et permettrait également de mieux comprendre le type d'actions le plus adapté à ce profil. Nous pouvons penser (comme les interviewées), qu'un suivi individuel serait, dans un premier temps, plus opportun.

« Il y en a une notamment qui n'a pas tenu le choc. Tu sentais pourtant qu'elle voulait. Pas moyen de s'exprimer physiquement. Je ne connaissais pas le fond de son histoire, mais ça paraissait vraiment énorme. » (Cerise)

« Ca a commencé à faire sens [les ateliers] quand ces deux femmes sont parties. Honnêtement, elles devraient davantage s'orienter vers un hôpital psychiatrique. Sans jugement. [...] Il y avait une femme... Intellectuellement, elle était déjà beaucoup plus... On va dire, elle en avait dans la tête. Mais, au niveau des émotions, c'était terrible. Elle ne pouvait pas s'exprimer et donc elle est partie aussi » (Barbara)

« Il y a une autre femme qui a arrêté aussi. Je la connaissais. Je l'avais vue par un autre biais avant... Elle, on en avait reparlé, c'était sans doute un problème de susceptibilité, de se sentir agressée très vite et personne ne comprenait pourquoi. Mais c'était son histoire à elle, ça a réveillé des choses aussi... » (Hélène)

Sur les cinq femmes interviewées, une seule (Brigitte) n'est pas allée jusqu'au bout du projet¹⁰. Les raisons de son abandon, ne sont pas liées, comme, semble t-il, pour les exemples précédents, à une trop grande fragilité psychologique, mais davantage à un « niveau » qui ne lui convient pas. Rappelons que Brigitte a fait le « choix » de ces ateliers, après qu'une animatrice de *Fil Rouge* lui a suggéré. Elle a accepté en s'assurant du « niveau » des participantes et parce que l'activité danse lui plaisait. Son seul attrait pour les ateliers *Créatives* était donc d'exercer la danse « à un bon niveau » et avec des professionnels. Elle menait en parallèle une recherche d'emploi. Elle explique sa déception (et le mot est faible) et son départ des ateliers par le niveau, jugé trop faible, des participantes (elle a parlé à plusieurs reprises de « femmes misérables ») ; niveau qui empêchait également, selon elle, les professionnels d'exercer pleinement leurs talents.

« Les femmes n'étaient pas exigeantes vis-à-vis d'elles-mêmes. [...] J'ai quand même fait les ¾ des ateliers. J'avais plutôt tendance à penser que c'était moi qui était en tord. Et puis, je me sentais bloquée par Fil rouge. Je ne m'y retrouvais pas. Ma priorité, c'était clairement l'emploi. Au bout d'un moment, j'en ai eu marre [des ateliers] et j'ai recherché du travail plus activement. J'étais en fin d'ASSEDIC et ma situation financière était impossible. J'avais le sentiment que je perdais un temps précieux [pendant les ateliers]. » (Brigitte)

A aucun moment de l'entretien, Brigitte n'a témoigné d'un besoin de reconstruction identitaire, n'attribuant, en tout cas, pas ce rôle aux ateliers *Créatives*. Elle a eu le sentiment d'avoir été « trompée » par les professionnels de *Fil Rouge* (dont les objectifs – et le diagnostic de sa situation - n'étaient probablement pas raccord avec les siens) et garde de cette expérience un souvenir amer.

« Ca a été un ratage total. Pourtant je m'étais investie. Je m'étais même acheté une tenue de danse.

¹⁰ Cette proportion n'a aucune valeur statistique. Elle révèle davantage les choix méthodologiques. L'accent, pour cette enquête, a, en effet, été mis sur les femmes ayant participé à la totalité des ateliers (jusqu'à la représentation finale).

Même le chorégraphe le vivait mal de danser avec des femmes de ce niveau. C'est pas de la danse quand on a un corps qui ne correspond pas. Par exemple, à un moment il s'est isolé et s'est mis à danser vraiment comme un danseur. Il n'était pas heureux de travailler là. J'étais plus du côté des organisateurs que du côté des femmes. J'ai sentie que je n'étais pas à ma place. » (Brigitte)

Comme pour les exemples précédents d'abandon, mais pour des raisons différentes (qu'il faudrait croiser avec le regard des professionnels), il est probable que les ateliers *Créatives*, visant explicitement l'intégration socio-professionnelle (via un travail sur la reconstruction identitaire) ne sont pas adaptés au profil de Brigitte, à ce moment de sa trajectoire, qu'elle soit ou non dans le déni de sa situation.

Quoi qu'il en soit, ces abandons progressifs ont eu, selon les témoignages des interviewées, comme premier effet d'harmoniser les profils des femmes et, ensuite, de favoriser les liens entre elles.

3. 2 - ... des liens qui se tissent, un dévoilement progressif

Les obstacles à une bonne cohésion de groupe repérés lors du premier atelier semblent avoir été levés par les abandons successifs. Auraient ainsi disparus les profils relevant du « trop » ou « trop peu » fragilisés psychologiquement. De même, ne resteraient que les personnes a minima concernées par le projet artistique, moteur nécessaire à la réalisation de la représentation publique. Au-delà des différences de personnalités et de parcours perçus lors des premiers ateliers, sont dorénavant mis en exergue les points communs.

« Il y en a qui disparaissaient entre guillemets, donc forcément c'est ça qui nous a soudé parce que on s'est rendu compte qu'à la fin on n'allait plus se retrouver qu'à 3 ou 4. » (Hélène)

« Notre groupe a bien fonctionné, il y avait une belle cohésion. Ce qui était intéressant parce que l'on vient toutes de milieux différents.[...] C'est vrai qu'on a toutes des histoires de vie avec des ruptures, de couples, de manipulation, tout ça. Il y a de gros points communs dans nos vies à toutes. Pour celles qui ont fait le travail [Les ateliers] jusqu'au bout en tout cas. » (Barbara)

Cette harmonisation (et probablement aussi la petite taille du groupe) a favorisé la création

de liens, parfois de confidences. Que les ateliers se déroulent sur plusieurs mois a permis cette émergence progressive du « Je », des moments de détente (pendant lesquels les interviewées sont moins en retrait ou sur la défensive) et la mise en place progressive d'une reconnaissance réciproque entre les femmes.

« Et puis, petit à petit, le groupe s'est écrémé, on va dire, et toutes celles qui restaient là, je les comprenais mieux. On rigolait bien quand même. Avec les profs, on a bien rigolé aussi. [...] Pour ma part, j'avais besoin d'un peu de temps pour connaître les femmes. [...] C'était bien que ça se mette en place petit à petit. Je ne voulais pas de quelques chose de trop prégnant, me laisser envahir et que ça ne donne rien après. J'ai pu voir avec qui j'aurais plus d'affinités ou pas. [...] On a commencé par discuter ensemble et petit à petit, on s'est un peu raconté nos vies, pendant les ateliers. Il y a des affinités qui se créent, mais, personnellement, ça s'est fait quand même vers la fin. » (Barbara)

De nombreuses interviewées, lors de cette enquête et de la précédente, ont dit redouter la stigmatisation que pourrait produire un groupe composé uniquement de « femmes en difficultés ». Cette crainte est en effet réelle et est présente dans de nombreux dispositifs sociaux qui partent du principe que réunir des individus avec des profils identiques permet, au moins dans un premier temps, de réduire la stigmatisation interne (le stigmate disparaît à l'intérieur d'un groupe de pairs) et facilite les échanges entre pairs. L'entre soi permet ainsi de se protéger d'un regard externe stigmatisant et met ces femmes provisoirement à l'abri. Le risque serait pourtant que cette protection devienne une « prison » dans le sens où plus l'entre soi protège et rassure, plus l'extérieur apparaît comme menaçant et est redouté (d'où la difficulté à quitter les ateliers). Nous pensons que ce risque est en partie levé grâce à la représentation publique que nous allons analyser dans le chapitre suivant. Le témoignage de Barbara montre bien le rôle que peut jouer un groupe composé de personnes aux profils similaires.

« Mais, après, avec les discussions, on se rend qu'il y a plus de choses similaires. Et aussi plus de compréhension et d'empathie. Il n'y avait pas de jugement. Ça permet de souffler, de voir que je ne suis pas seule. Malgré ce que certaines avaient vécu, elles avaient envie de faire des choses. Elles souriaient quand même, elles rigolaient quand même. Et j'avais besoin de ça. On était dans le même état d'esprit et ça c'est plus confortable. Si il y avait eu des femmes super bien, c'est-à-dire

une bonne situation sociale, affective etc., je pense qu'il n'y aurait pas eu cette même cohésion de groupe. Il y avait une sorte de compréhension sans trop parler. Il y a des moments, on n'a pas envie de se justifier non plus. Et c'est aussi se dire que ça peut arriver à tout le monde. Et aussi, qu'il y a à peu près les mêmes étapes. Toutes les femmes avaient à peu près les mêmes types d'évaluation dans leur façon d'être ou ce que ça a induit chez elles, dans leur personnalité. Il y a des étapes similaires d'où que l'on vienne, des points communs, malgré le bagage de base. Il y en a qui évoluent plus ou moins rapidement, mieux ou pire. Mais, il y a un socle commun qui fait que quelque part, c'était sans doute un peu rassurant pour moi. Je me disais, je ne vais pas être mise à l'écart et aussi, je ne vais pas être obligée de sur-jouer ma vie pour montrer que tout va bien. Il y avait des fois où ça n'allait pas et elles le voyaient, elles comprenaient. Et réciproquement.»
(Barbara)

Cette identification au groupe et cette solidarité entre femmes ont plus ou moins bien fonctionné. Pour quelques interviewées, les liens ont été plus difficiles à se mettre en place et particulièrement pour Hélène. Il est intéressant de noter qu'elle n'énonçait pas de projet de reconstruction identitaire dans ses objectifs. Elle avait évoqué un « Je » un peu trop original, « décalé » qui lui rendait la communication difficile (profil des « intermittentes »).

« Parce que moi j'avais une difficulté aussi : le groupe... Au début ça a été... oui c'est quand même tout avec un groupe, comme je sais que je me définis toujours un peu différemment par rapport aux autres, c'est toujours un petit peu difficile... Et c'est vrai que là on était toutes, chacune, très particulières, c'est sûr. Mais même à travers le groupe, je me sentais quand même différente aussi, pour différentes raisons... » (Hélène)

Après avoir analysé les relations entre les femmes, nous avons souhaité en savoir plus sur l'activité proposée et le rôle des professionnels (chorégraphe, metteur en scène). Qu'en ont pensé les interviewées ? Dans quelle mesure a-t-elle répondu à leurs souhaits de départ ?

4 - Le projet artistique : vers un ré-équilibre du Je et du Soi

Le projet artistique, comme nous l'avons vu, fait plus ou moins partie des objectifs des interviewées pour intégrer ces ateliers.

Pour quelques-unes, il est l'unique motivation et, dans ce cas, des attendus quant au niveau des prestations sont formulés. Quand ces exigences ne sont pas comblées, en raison notamment de la nécessité pour les professionnels de s'adapter au (« faible ») niveau des femmes présentes (comme l'a formulé et interprété Brigitte), la première conséquence peut être l'abandon des ateliers.

Mise à part cette critique qui peut paraître excessive (et qu'il faudrait davantage objectiver) quelques réticences et, surtout, des points forts ont été relevés par les interviewées.

4. 1 - Quelques réticences : Le « Je » pas assez valorisé, un manque « d'originalité »

Les critiques qui suivent sont à mettre en lien avec le profil des interviewées. Nous avons vu que l'une des caractéristiques de ce public est ce sentiment d'avoir été amputé de leur « Je ». Elles ont été pendant de nombreuses années des femmes « dociles » à qui, selon leurs ressentis, il était facile de dicter leur conduite. Un événement relativement brutal, un accident de parcours, leur a fait prendre conscience de cette « soumission » excessive. Aussi, tout ce qui par la suite peut les ramener, de près ou de loin, à cette « passivité » (elles ne seraient que des « Soi » que l'on formate) les met en alerte (suis-je à nouveau « manipulée » ?) et provoque leurs réactions. Ces interventions, selon nous, ne doivent pas être prises à la légère puisqu'elles peuvent être interprétées comme le signe d'un début de reconstruction identitaire, phase pendant laquelle un rééquilibre entre le « Je » et le « Soi » tente de se mettre en place. Maintenant la question se pose de savoir comment les artistes peuvent repérer et accompagner ces différentes demandes, qui, au premier abord, peuvent apparaître comme des critiques.

Dans le prolongement de ces critiques (un « Je » pas assez valorisé), nous pouvons intégrer celles qui suivent, à la nuance près qu'elles font davantage référence à « l'originalité » des femmes interviewées également repérée dans les analyses précédentes. Celles que nous avons nommées les « intermittentes » ont effectivement fait état d'une difficulté à trouver leur place tant leur « Je » serait original et disproportionné par rapport au Soi¹¹ (du côté de la normativité). De ce fait, tout ce qui apparaît comme trop « conventionnel » ou « artificiel » (le lien étant souvent fait entre ces deux notions) est suspect qui plus est dans le champ artistique. C'est probablement dans ce domaine que la « créativité », l'« originalité » (et peut-être même une remise en question des conventions) sont le plus attendues et valorisées. D'où le désappointement des femmes qui ordinairement souffrent de cet excès de Je et sont en attente de pouvoir l'exprimer à travers le projet artistique. Mais, là encore, la juste distance paraît difficile à trouver pour les artistes entre un « excès » d'originalité qui pourrait déstabiliser des femmes en déni de reconnaissance (difficultés à faire émerger leur « Je ») et un « excès » de conformité pour des femmes en déficit de reconnaissance (difficultés à faire accepter leur « Je »). Les deux extraits d'entretien d'Hélène nous paraissent tout à fait exemplaires de ce positionnement.

« Ce qui me gênait c'est que je ne rentrais pas dans la proposition des artistes, je n'arrivais pas à sentir pour moi ce qu'ils proposaient. C'était plutôt une sorte de caricature... C'était une proposition par rapport à la femme, mais c'était son côté caricatural. On devait mimer les hakas, on devait faire des choses qui, pour moi, n'étaient pas assez dans ce que j'avais envie de faire à ce moment là... J'avais envie de faire des choses plus subtiles. La proposition n'était pas assez féminine. Il y avait un côté militant, mais je n'arrivais pas à sentir ce qu'ils voulaient... Je crois que je n'ai toujours pas senti, même encore maintenant. Je n'ai pas complètement tout compris de ce qu'ils ont voulu exprimer ... Je voulais exprimer quelque chose aussi, je venais là pour m'exprimer... Il y a des gens qui aiment bien suivre quelqu'un. Mais moi j'ai besoin... Ca n'avait pas de sens pour moi... [...] Je faisais un peu de Biodanza, j'étais déjà dans une dynamique qui

¹¹ L'utilisation du terme « Je » ne doit aucunement faire penser à un caractère égoïste, égocentrique, narcissique ou à toute autre pathologie psychologique. Il n'est que la traduction de I en anglais et dans une perspective sociologique renvoie plus à la notion de déviance (sociale) à laquelle nous sommes tous confrontés en fonction des contextes et des personnes avec qui nous interagissons.

était un peu différente de ceux qui découvraient. Le côté créatif m'intéresse. Je ne peux pas faire un truc trop codé, j'y arrive pas, même avec la meilleure volonté. Les danses où il y a des pas, des trucs, j'y arrive pas. C'est ça dont j'avais vraiment envie, ça a vraiment été fort, parce que j'exposais une partie de moi, de mon intimité... enfin... que je découvrais en même temps. C'est ça qui est vachement intéressant dans la danse, c'est d'exprimer quelque chose. De faire le haka, faire machin tout ça, ça me disait absolument rien. Rien, non.» (Hélène)

« J'avais pourtant pas envie de partir. J'avais envie d'aller jusqu'au bout. Et donc, j'en ai parlé aux artistes. Ils m'ont dit alors OK mais tu nous proposes quoi ? Et là j'ai dit ben je veux bien... Ils m'ont laissée proposer un truc, qui n'avait rien à voir... Qu'on accepte ma différence, mon approche et on me laisse un espace pour une créativité. Donc voilà, j'ai fait un truc avec une rose, une sorte de danse derviche avec un voile à la fin. Je me suis investie, j'étais portée [sourire].» (Hélène)

Comme le laissent supposer certains de ces extraits d'entretien, le projet artistique a aussi rencontré l'engouement de nombreuses interviewées.

4. 2 - Les points forts : le « dévoilement » de soi, se découvrir et découvrir

Il est intéressant de noter que les femmes les plus enthousiastes sont celles qui s'inscrivaient dans les profils 1 et 2 (double motivation ou motivation uniquement pour la reconstruction identitaire).

Le projet artistique, co-construit, (chorégraphe, metteur en scène, femmes) permet à chacun d'apporter sa pierre à l'édifice, à faire émerger son « Je ». Dans le même temps ces dévoilements permettent de découvrir l'autre et de mieux le comprendre à la fois dans sa singularité et ses points communs. Il nous semble important de noter que ces échanges n'ont pas comme visée première, officielle ou explicite un travail sur l'identité comme pourraient l'être, par exemple, des groupes de parole. La contribution des femmes est à mettre au service d'un projet collectif, une création commune. Chacune peut progresser à son rythme sans qu'il y ait une injonction à se dire. Même si cela peut paraître paradoxal dans le cadre de ces ateliers, elles n'ont pas « à se mettre en scène ».

Pour filer la métaphore théâtrale, nous pourrions plutôt dire qu'il s'agit d'improvisations, laissant libre cours à l'inventivité, à l'inspiration et à l'envie du moment. Le travail sur l'identité apparaît donc comme une conséquence de cet ouvrage commun et non comme un attendu qui aurait probablement bloqué de nombreuses femmes éprouvant des difficultés à se dévoiler (crainte de s'exposer).

« Avec M qui est auteur et metteur en scène, on rigolait aussi et ça faisait du bien. On a commencé à parler, à dire des choses, à se dévoiler un peu plus. Du coup, je comprenais les femmes qui étaient là. [...] M nous demandait d'écrire des choses sur des personnages de la vie courante qu'on appréciait. Et quand j'ai vu les réponses des autres femmes, je me suis rendue compte qu'elles avaient de la culture, qu'elles avaient des idées. Et ça, c'est rassurant. Au moins, on peut discuter. Il y avait beaucoup de richesses dans ce qui ressortait » (Barbara)

« Il y avait un chorégraphe (O) et un metteur en scène (M), très bien. M, elle est trop bien. Elle a fait un spectacle, une merveille. Féministe à fond. » (Cerise)

« Ca remanie beaucoup. Pour la plupart, on a vraiment des histoires similaires, des histoires de couple en particulier et même antérieures au couple. Des histoires familiales qui font que ces femmes ont été cassées véritablement et depuis longtemps. Et à un moment donné, quand on doit se mettre en avant, quand on doit se montrer vraiment, c'est difficile, quand on n'a pas été habitué, quand on n'a pas été autorisé à le faire. » (Barbara)

Le travail d'accompagnement des artistes est donc capital pour que cette dynamique puisse se mettre en place. C'est pourquoi leur professionnalité participe grandement à la réussite du projet. Nous pourrions parler également à ce sujet de l'effet miroir. Etre encadré par de « vrais artistes » (selon le terme utilisé par les interviewées) signifie que l'on nous prend au sérieux et qu'on nous accorde de la valeur. Ainsi, il est probable que ce même type d'ateliers encadrés par des animateurs ou des amateurs (sans que ces termes soient péjoratifs) n'aurait pas le même succès.

« Qu'on fasse tout ensemble, c'est vraiment un aspect positif. Et puis avec des pros, tu sens qu'ils nous prennent vraiment au sérieux. [...] Ce qui était intéressant, c'était le côté professionnel, avoir un vrai chorégraphe, un vrai metteur en scène, en plus féministe, c'est quand même pas mal ! Elle

est vraiment excellente, elle a fait des choses terribles. Il y avait un véritable intérêt pour la femme. » (Cerise)

« C'est agréable aussi d'être considéré par des professionnels et de se retrouver avec des femmes qui ont à peu près la même sensibilité. On n'est pas jugé. On est dans une certaine dynamique. Et ça on a envie, en tout cas moi, que ça dure plus longtemps. » (Barbara)

Bien que le projet soit collectif et permette une dynamique de groupe, les rythmes et volontés individuels sont respectés. Les ateliers *Créatifs* réussissent donc cette gageure qui consiste à être « Libres ensemble » (selon le titre d'un ouvrage François de Singly¹²), à concilier individualisme (réalisation de soi) et le désir, la nécessité d'être avec autrui.

« Progressivement, j'ai aussi essayé de prendre les choses réellement pour moi. Les autres femmes font comme elles veulent, mais moi, je veux faire les choses bien pour moi. Ne plus m'inquiéter une fois de plus de savoir ce que font les autres. Ce qui a été mon gros souci et m'a amené un peu à ma perte. C'était une joie d'y aller à chaque fois. [...] C'est comme si j'avais besoin de me prouver un moment que j'étais pas une petite chose ou l'objet que j'étais devenu, qui ne réfléchit plus. J'avais tellement nourri l'autre pendant des années. Je me rendais compte que j'étais responsable de ça que je n'avais plus de nourriture pour moi-même. J'avais besoin de cette nourriture là. » (Barbara)

Le spectacle est le point d'orgue des ateliers, souvent vécu comme un moment d'exaltation intense, de craintes, de doutes et aussi comme la fin, parfois douloureuse, de cette expérience.

5 - Le spectacle : De l'entre soi au regard de l'autre

5.1 - La crainte de la stigmatisation : « le public en difficultés »

Les ateliers offrent un côté protecteur du fait de l'entre soi. Il met provisoirement à l'abri de la stigmatisation et permet, à différents degrés, une reconstruction personnelle (un rééquilibrage du Je

¹² François de Singly (dir.), *Libres ensemble. L'individualisme dans la vie commune*, Paris : Nathan, 2000.

et du Soi). Toutefois ce travail sur soi peut être encore fragile et fait craindre le « dévoilement » public, étape qui apparaît pourtant comme nécessaire. La question récurrente est « vais-je être la hauteur ? ». De plus, de nombreuses interviewées redoutent d'être cataloguées, étiquetées comme « les femmes en difficultés ».

« C'est pas évident, on savait qu'il y allait avoir un public. Se montrer, c'est pas si simple que ça. Même si c'est des personnes qu'on connaît, la famille, des amis, des proches. C'est certainement la peur du jugement, que ça fonctionne pas, que ce soit pas assez bien, que l'autre en face ne comprenne pas la démarche. » (Barbara)

« Mes parents m'ont donné un bon retour quoi.... Ils ont quand même trouvé, moi j'étais d'accord avec ça, parce que... Je reviens au fait que la femme n'était pas mise sous son meilleur jour dans les trucs haka, les sketches qu'on a fait. Ca pouvait être comique. C'est vrai qu'on peut le voir léger. Tout dépend de la manière dont on le regarde aussi... Mais je trouve qu'on est déjà des femmes dans des conditions difficiles. On n'est pas valorisé et je trouvais que c'était pas le truc qui nous valorisait le plus. Pour moi. C'est le retour aussi qu'on m'a fait... On aurait pu, mettre quelque chose qui allait nous élever plus que nous cantonner toujours à... même si on peut rire et dépasser ça. Je pense que c'était une petite colère intérieure par rapport à ça [rire]. » (Hélène)

Brigitte, qui a quitté les ateliers prématurément, a pourtant souhaité aller au spectacle. Son témoignage est intéressant dans le sens où, même en tant que spectatrice, elle craint que ce regard stigmatisant (qu'elle porte elle-même sur ces femmes) ne la « contamine » du fait qu'elle a participé un temps à ces ateliers.

« Je suis allée au spectacle en tant que spectatrice. Il y avait pas mal de spectateurs. Ce n'était pas désagréable. Ca motivait.[...] Il y avait des connaissances à moi qui m'ont vu discuter avec ces femmes [à la fin du spectacle]. Elles [ses connaissances] ont été très surprises. [...] Après les ateliers, je suis allée à un spectacle proposé par Danse à Tous les étages. Il y avait aussi des femmes qui ont participé aux ateliers Créatives. Elles m'ont repérée et sont venues vers moi pour discuter. Je me suis pris la honte... Certaines femmes ne savent même pas parler français ou faire une demande de RSA. Je ne voulais pas être cataloguée. » (Brigitte)

Toutes les interviewées ont eu quelques appréhensions lors de cette journée mais, pour de nombreuses d'entre elles, elle reste un souvenir inoubliable qui leur a permis de se montrer sous un nouveau jour, de rompre, au moins provisoirement le déni de reconnaissance pour les *désillusionnées* et, dans une moindre proportion, *un déficit de reconnaissance pour les intermittentes*.

5. 2 - La reconnaissance des « normaux »¹³, le passage de frontière

La reconnaissance se met en place dès l'avant spectacle, dans les loges. Cette fois encore, être traitées comme des professionnelles indique la valeur qu'on leur accorde.

« Il y avait une bonne ambiance. On nous avait préparé un coin, comme une loge et donc, on était vraiment prises en considération et ça, ça faisait un BIEN. » (Barbara)

« Le jours de la représentation, on est cocoonées comme des déesses. On avait nos loges, avec les petits gâteaux, le petit café et comment on appelle ça ? Les Italiennes, quand on fait du théâtre, qu'on répète les textes. Donc on passait toutes avec le metteur en scène et on disait notre texte. » (Cerise)

Le moment le plus fort émotionnellement est toutefois celui de la représentation. Au préalable, les femmes *Créatives* ont pu inviter qui elles souhaitaient. La manière dont elles ont distribué ces invitations en dit long à la fois sur leurs craintes et aussi sur les personnes dont elles souhaitent obtenir la reconnaissance, même si cet objectif n'est pas affiché explicitement. Sont le plus souvent concernés les proches (amis, famille) et aussi des professionnels qui ont pu accompagner ces femmes dans leurs démarches d'intégration socio-professionnelle.

« Le truc, c'est que je ne savais pas qui allait venir me voir. J'en avais parlé, mais pas trop parce que ça me gênait. Et du coup, j'étais libérée que personne ne vienne. Enfin si, deux amies et mes enfants. J'avais envie que ça se passe bien pour mes enfants. » (Barbara)

¹³ Ce terme est emprunté à Erving Goffman (1977) qui différencie ainsi les personnes stigmatisées de celles qui ne le sont pas (à un moment précis dans un contexte donné). Il ne comporte donc aucun jugement de valeur.

« Ca fait drôle. Mon père était là aussi. Il n'arrêtait pas de prendre des photos. À un moment, j'avais des pompons et je les lançais. Mon père a pris une photo à ce moment là. Mon fils m'a dit, ouah, on dirait que t'avais des flammes. J'étais portée, quoi, vraiment. » (Cerise)

« Des copines voulaient venir, mais je ne voulais pas. Je ne sais pas pourquoi... C'est vrai qu'on se dévoile. Et peur de l'échec aussi. Peur de se vautrer, peur du trou de mémoire. [...] J'avais ma conseillère Fil rouge qui était présente. [Elle est importante pour toi ?] Oui, elle prend tout en considération : la vie perso, professionnelle, familiale, limite de cœur. Ca fait du bien de voir des gens come ça. [...] A la fin du spectacle, j'ai dédié une danse à mon fils et à mon accompagnatrice de Fil rouge» (Cerise)

« En fin de compte, jusque vers la fin, j'étais toujours un petit peu... J'en n'ai pas parlé vraiment à mes amis par exemple. Mes parents ont finalement souhaité venir. J'étais réticente. Je ne savais pas trop parce que je n'étais pas, comme je vous le disais, en adéquation totale avec le projet. Et puis finalement, le jour de la représentation, j'ai comme lâché en me disant "ben voilà, de toute façon on y est et on fait au mieux même si j'adhère pas à certaines parties du spectacle". Et du coup j'étais très à l'aise. Je me rendais compte que je pouvais aimer la scène. Voilà mon côté un petit peu... narcissique aussi j'en sais rien mais en tous cas j'aimais bien. Ca s'est bien passé quoi... Et puis j'étais contente sur mon truc à moi parce que ça s'est bien passé, mieux qu'à la répétition. Les filles ont été très contentes aussi. Après on est allé au resto, on s'est retrouvé, on a discuté... On a eu de bons retours donc sympa... C'est une expérience intéressante. » (Hélène)

Les réactions du public, composé en partie d'anonymes, prennent également une dimension particulière du fait qu'elles ne sont pas considérées *a priori* comme « partisans », comme préalablement acquises. Obtenir ce type de reconnaissance permet de gagner à la fois de la confiance en soi et de l'estime de soi.

« Le public réagissait de façon très positive. Des petites choses, on se disait, bon... et ils riaient. C'était tellement encourageant. Parce qu'on ne se doutait pas des réactions des gens. Ca nous a donné confiance en nous. [...] La réponse du public, ça nourrit. Si ça avait été le plat total, pas de

réactions, il y aurait moins eu cette joie. On a quasiment rien fait de mal entre guillemets. Et bien sûr, c'est passé en deux secondes. [...] On voulait que ça dure encore. » (Barbara)

L'*after*, le moment où les *Créatives* se retrouvent entre elles, avec les artistes et les professionnels de *Danse à tous les étages !* est également considéré comme un moment fort, de débriefing, de congratulations, de convivialité et de bonne humeur.

« On est parti manger dans un restau tous ensemble. Un peu débriefer, tout ça, c'était vraiment une super soirée. C'était très porteur, ça fait du bien. [...] On était super contentes après. On était sur un nuage. Le chorégraphe était content parce que tout ce qu'il avait dit, on l'a fait le jour J. La metteur en scène, pareil. Annie aussi était contente. » (Barbara)

« On était rempli de joie, tu ne peux pas t'imaginer. [...] Après le spectacle, on était portées. Restaurant, ouah ! Avec les artistes les copines, Annie [directrice de Danse à tous les étages !]... » (Cerise)

Enfin, la médiatisation (articles de presse, reportages télé) de cet événement, pendant et après la représentation, a permis de toucher un plus large public (d'élargir le cercle de la reconnaissance), d'obtenir davantage de légitimité et aussi de garder une trace de cette prestation (via notamment le DVD du spectacle). De rares interviewées ont signifié leur distance craignant, cette fois encore, le « labelling » (Howard Becker, 1985), l'étiquetage « femmes en difficultés ».

« Que ça se fasse au triangle, dans une vraie salle avec l'éclairage, le son, tout ça. Y'a des flyers, etc. Y'a eu le DVD qui a été fait aussi et Arte est venu faire un reportage. Ca a du poids. Ca légitime. Ca donne un intérêt. Il y a vraiment un sens à tout ça. » (Barbara)

« Trop bien le DVD. La honte quelque part quand tu regardes : là t'as raté. Mais finalement, tu revis les moments forts. » (Cerise)

« On aurait pu donner un spectacle qui soit plus profond... C'était justement, ce côté un petit peu... on vous donne une chance, ben vous voyez, ce côté... Moi j'ai accepté aucune proposition d'interview ou autre [fait référence aux différents reportages qui ont pu avoir lieu sur le ateliers

Créatives, notamment celui d'ARTEJ. » (Hélène)

L'enquête a donné l'occasion aux interviewées de produire un auto-bilan de cette expérience quelques mois ou années après (les interviewées ont participé aux ateliers de 2011 ou 2012).

III - Auto bilan et répercussions des ateliers Créatives : « se reconnecter à la vie »

Pour une seule interviewée, les ateliers *Créatives* n'ont eu aucun effet. Pour les autres (celles qui sont aller jusqu'au bout de l'expérience) les répercussions sont jugées comme globalement positives sur le plan social et professionnel, mais il reste difficile de savoir ce qui est directement lié aux ateliers.

1 - Des répercussions positives sur les liens sociaux : sortir de chez soi, clarifier ses relations

Les ateliers Créatives, de manière directe ou indirecte, ont permis aux interviewées de sortir de leur isolement qui était fréquent avant cette expérience. Cette ré-affiliation sociale s'opère à différents niveaux. Quelques-unes, par exemple, ont poursuivi les activités artistiques, culturelles ou sportives. L'objectif est de se « reconnecter aux autres » comme le dit Barbara et aussi de prendre soin de soi. Il est possible que le « réveil du corps » amorcé pendant les ateliers ait eu un rôle d'amorce « autorisant » (le terme a été utilisé par les interviewées) ces femmes à s'accorder davantage de valeur et à développer leur bien-être.

« Je ne sais pas si c'est Créatives [qui a produit ces changements]. Il y a peut-être de ça parce qu'on sort de chez soi. On voit des gens qui travaillent : le chorégraphe, le metteur en scène. Certaines femmes qui sont venues là travaillent aussi. [...] DATE a permis de rencontrer d'autres personnes, de sortir de chez soi, d'être véritablement reconnecté à la vie. Ça doit faire partie du processus. [...] DATE, ça contribue. Ça aide beaucoup. Parce que nous sommes prises en considération de façon professionnelle. [...] Ça m'a donné envie socialement d'être reconnectée aux gens., Je refais de la danse, du sport (enfin j'essaie !), je fais de l'aviron, des activités. Et j'essaye de me reconnecter à moi aussi physiquement, à me donner une consistance. Après, c'est surtout le besoin de retrouver du travail. [...] Il y a un besoin d'être vivant, même socialement parlant. » (Barbara)

Les ateliers et les activités annexes proposées (les sorties culturelles en famille par exemple) ont également eu des effets sur les liens familiaux. Le travail sur soi, la reconstruction identitaire mis en œuvre pendant les ateliers se sont visiblement poursuivis et ont, généralement, permis aux interviewées de gagner en confiance et estime de soi. Que la famille et/ou les enfants aient assisté au spectacle a probablement, aussi, participé à leur changement de regard sur leur mère (pour les exemples qui suivent).

« Relations avec les enfants : oui, ça a changé, complètement. Ça m'a donné une image plus positive de moi. Du coup, ça transpire aussi. Une maman qui se sent bien, évidemment, t'as plus envie de communiquer avec elle. [...] Je suis maman à temps partiel, mais pleinement quand j'y suis. » (Cerise)

« Par rapport à mes enfants, j'ai l'impression que je suis plus la mère que je souhaite être, mais c'est pas avec DATE. C'est tout le travail qui se fait tout autour. Pour DATE, avec les enfants, ce qui était bien, c'est qu'on a pu assister à des représentations. On a été à l'opéra. On a vu un spectacle qu'on a trouvé horrible ! Et on a rigolé ! La création, c'est particulier quand même ! On a beaucoup rigolé. J'aime bien parce que les enfants voient des choses et peuvent critiquer après. Avant de dire, c'est mal, il faut l'avoir vu. » (Barbara)

Les interviewées se disent également plus autonomes avec leurs proches. Elles ont pu ainsi assainir des relations familiales en affirmant davantage leurs souhaits. Mettre de la distance, et même rompre des liens, contrairement aux apparences, peut donc participer à cette ré-affiliation sociale.

« Avec ma famille, ça m'a aidée à être plus autonome, surtout au niveau de mes frangines. Elles m'ont bien secondée quand ça n'allait pas. Elles ont fait beaucoup de choses à ma place, surtout ma sœur aînée. Mais là, j'ai eu envie de les mettre à l'écart de ma vie. J'ai plus d'autonomie. » (Cerise)

« Je n'ai plus de relations [avec la famille de son ex conjoint]. J'ai mis de la distance et du coup, ça va mieux. Mais, il y a encore du boulot. Avec ma famille à moi, je n'ai plus de nouvelles du tout

depuis des années. » (Barbara)

2 - Les répercussions sur l'identité : être soi, « se rencontrer », des moments de faiblesse

La construction des liens sociaux (et, comme nous le verrons, des liens professionnels) sont très liés à la construction identitaire. Elle en est même, pourrait-on dire, le reflet.

Pour les « désillusionnées », les ateliers ont permis d'entamer le processus de rééquilibrage entre le Soi et le Je. C'est-à-dire qu'ils leur ont permis de faire émerger leur créativité, originalité mises en sourdine pendant de nombreuses années. Elles ont pu manifester leur refus de n'être que des « objets », des personnes à qui on dicte leurs conduites et qui répondent docilement.

« Je dis plus les choses dans mes nouvelles relations. Si je vois que ça va me déranger, j'arrive à dire stop. Je recommence à plus m'exprimer dans ce que je trouve normal ou pas, à ne plus me laisser bouffer. J'ai envie de voir les gens. J'accepte beaucoup plus les invitations. Il y a eu des moments où je n'avais pas envie de sortir. Pas du tout, du tout. » (Barbara)

Pour les « intermittentes », les répercussions des ateliers semblent moins évidentes. Leurs principales difficultés, selon leurs ressentis, résultent d'une trop grande originalité, d'un Je qui ne trouve pas sa place par rapport aux normes et valeurs telles que généralement acceptées dans notre société. Elles peuvent donc, en fonction des contextes dans lesquels elles évoluent, se sentir en décalage. L'activité artistique est propice à la valorisation de leur Je (créativité mise en avant – même si pas toujours suffisamment à leur goût), mais, et c'est là tout leur problème, cette reconnaissance serait plus difficilement « exportable » à d'autres contextes sociaux, plus « ordinaires ». Toutefois, cette expérience a pu leur permettre de renoncer de vouloir « coller » à tout prix à la norme ou de continuer « à faire semblant ». Plutôt que de s'adapter coûte que coûte (ce qui signifierait aussi se renier), il peut leur sembler dorénavant préférable de mieux s'accepter et de sélectionner les univers sociaux et professionnels qui correspondraient le plus à leur personnalité.

« Peut-être plus à un niveau subtil, ça [les ateliers] m'a montré, je vous dis, que tout ce cheminement m'a donné un peu plus confiance pour... pour être qui je suis... enfin avec les autres, être de plus en plus qui je suis vraiment et ne pas essayer de coller à quelque chose qui ne serait pas moi. Mon projet sinon c'est de continuer à me rencontrer [rire]... A cheminer vers moi et vers les autres. Que je puisse, au sein de ce monde, de cette société, trouver une place quelle qu'elle soit, mais que je m'y sente bien... Je pense qu'on a tous une part d'originalité, et tant mieux, mais qu'on est dans un monde qui nous uniformise. C'est au secours quoi ! » (Hélène)

Cette reconstruction identitaire reste toutefois fragile et demande à être consolidée dans le temps. Ainsi, les interviewées avouent des moments de « faiblesse », des périodes de creux qui nécessitent, parfois, un accompagnement professionnel. Quelques femmes continuent, par exemple, d'être suivie par *Fil Rouge* et/ou par un psychologue.

« Il y a un mois, il y a eu un creux. Là, je suis en train de remonter. Ça bouge gentiment. Je suis sur le chemin. Je ne reste pas inactive. [...] J'ai évolué aussi dans l'équithérapie. Pour une fille qui avait peur de ces grosses bêtes là. Ça doit faire 1 an ½, deux ans que je fais ça. [...] Et je suis toujours suivie de près au niveau psychologue, infirmière, psychiatre... » (Cerise)

« C'est vrai que j'avais surtout un besoin de me retrouver moi personnellement. Ça c'est pas encore gagné. Tant que je ne me sens pas totalement reconstruite, j'ai du mal à aller vers le travail. » (Barbara)

Comme l'indique cette dernière citation, la ré-affiliation professionnelle est très dépendante de cette reconstruction identitaire et de la stabilisation de Soi.

3 - La ré-affiliation professionnelle : concilier rapport au travail et rapport à l'emploi positifs

3. 1 - Définir un projet pérenne, savoir ce que l'on ne veut plus faire

Le premier effet des ateliers et du travail sur soi que les interviewées ont continué à entreprendre est peut-être de savoir ce qu'elles ne souhaitent plus faire. Contrairement aux apparences¹⁴ cette démarche participe à leur ré-affiliation puisqu'elle permet de cerner avec plus de précisions un projet professionnel pérenne qui leur procurera, tant que faire se peut, à la fois un rapport au travail (assurant une sécurité et une autonomie matérielles) et un rapport à l'emploi (facteur de reconnaissance sociale) positifs.

« Projets professionnels : J'avais des pistes comme agent d'accueil [dans une administration]. Je kiffais trop ce truc. [...] Ce qui me manque aujourd'hui c'est avoir du travail. A mi-temps. Quelque chose qui me botte. Genre agent d'accueil. Quelque chose en rapport avec les gens, mais pas commercial. [...] Ca a bien bougé aussi avec Fil rouge. J'ai fait une EMT [évaluation en milieu de travail] en pharmacie [son précédent travail] pour voir où j'en étais réellement six ans après. Bilan : bonne intégration à l'équipe, sympathique... Bref, tout va bien. Mais moi, pas du tout à l'aise. Au niveau du matériel, par exemple, ça a évolué. Et puis l'aspect commercial ne me plaît plus du tout. Autant à un moment ça m'a éclaté. Avec des collègues, on se lançait même des défis. [...] Maintenant- ça m'embête de devoir vendre tel ou tel produit, soit disant pour le client. [en réalité pour faire du bénéfice] (Cerise)

« J'ai envie de me tester aussi, savoir ce que je vau. Et puis, il y a un besoin d'argent. J'ai été manipulée pendant 14 ans. Est-ce que je suis encore capable ? [...] Il y a aussi des choses que je ne veux plus faire. J'ai un caractère indépendant. J'aime bien décider des choses. Je ne veux pas me retrouver sous influence. Re manipulée, comme je l'ai été. Qu'on m'amène à faire tout et n'importe quoi. Que je n'arrive pas à donner mes limites. Et pourtant, je sais que je peux faire des choses. Il y a encore la confiance en moi qui est très abimée. Je regagne du terrain, mais je n'ai pas la réaction tout de suite de dire stop. Des fois, ça se fait plusieurs jours après. Et je m'en veux. Même si ça progresse, je ne suis pas satisfaite parce que je suis très pressée. J'ai qu'une envie, que tout ça s'arrête. De tourner une grande page et de me retrouver moi. C'est vital. De ne plus être cette espèce de pantin que j'ai été. » (Barbara)

¹⁴ Il nous semble d'ailleurs regrettable que ces progressions, qui peuvent prendre de longs mois en fonction des profils psychologiques des personnes concernées, ne soient pas (ou peu ?) évaluées dans les dispositifs d'insertion professionnelle.

3. 2 - Trouver un travail « qui me botte », « être utile »

Les ateliers *Créatives* ont pu être l'occasion de révéler ou de confirmer des sensibilités artistiques qui pourraient s'épanouir dans le champ professionnel.

« J'avais fait en septembre aussi, un atelier danse [rire]. On était 30 personnes et j'ai animé. Mais c'était très ponctuel. Je sais que je ne peux pas le refaire puisque, voilà c'était comme ça. Je voyais bien que j'avais beaucoup de plaisir et je donnais beaucoup de moi pour faire ça. Donc je vois bien ce qui est de l'ordre de la transmission me plaît. Parce que là c'est moi et donc du coup c'est même plus un travail. Enfin je veux dire, ça n'a rien à voir. Et je me rends compte que là ça peut bien fonctionner. Donc mes projets, ce serait plutôt d'essayer d'approfondir ça, même si ça va demander à mon avis du temps. Il y a quelque chose qui s'allume. » (Hélène)

« Mon rêve, c'est de travailler [dans la mode] avec une femme qui fasse pour moi. De diriger, j'ai ça en moi. C'est pas diriger pour diriger. C'est faire faire des trucs que j'ai pas envie de faire et que je ferais mal. » (Barbara)

Ces projets, bien que pensés, réfléchis, sont aussi confrontés à la réalité du contexte socio-économique. Il peut être difficile de concilier l'envie de s'épanouir dans son travail (ce qui amène à fignoler un projet, à prendre son temps et aussi parfois à refuser des emplois) et ce sentiment « d'inutilité », ne pas être dans la norme. Cette image du chômeur ou, de manière générale, des « inactifs » (le terme est lui-même révélateur) renvoyée par la société est aussi grandement intégrée par les interviewées. Au-delà d'impératifs financiers (qu'il ne faut évidemment pas négliger), occuper un emploi, c'est aussi être davantage considéré, reconnu.

« Si tu veux quand t'es reconnu travailleur handicapé, donc en invalidité et sans emploi, t'es un peu le boulet de la société. On ne me le fait pas sentir, mais moi, dans ma petite tête, j'aimerais que mes petits sous soient gagnés par mon utilité. [Tu n'as pas l'impression d'être utile ?] Bah utile... A la société, non pas trop. Je suis utile en tant que maman à temps partiel. Je suis utile à mon chien, à mon chat, à mes poissons et mon hamster [sourires]... C'est vrai que le travail c'est pour moi un chemin que je dois et que j'ai envie de poursuivre. [...] Financièrement, je n'ai pas besoin d'un boulot. Je pense même que je vais perdre des sous. Je pourrais même prendre un emploi à mi-temps

dans lequel je ne m'éclate pas. Parce que j'aurais le sentiment d'être utile et puis, je serais calée dans mes journées, dans mes semaines. C'est pas free style quoi ! » (Cerise)

3. 3 - Etre accompagné, à son rythme, en confiance et de manière autonome

Quand elles sont accompagnées dans leurs projets professionnels, les femmes interviewées apprécient particulièrement le fait de ne pas trop subir de pressions et d'être écoutées. Ce type de relations, basé sur la confiance, permet aux femmes de développer ce que l'on pourrait appeler une autonomie relationnelle (idées selon laquelle l'autonomie ne se crée pas dans l'indépendance, mais bien plutôt dans l'interdépendance).

« On ne me met pas du tout sous pression pour retrouver un boulot. Vraiment Fil rouge, ils prennent tout en considération. Ils me laissent suffisamment d'autonomie. C'est à moi de bouger pour avoir des entretiens, faire des CV. Si j'en ai besoin, je sais que la conseillère sera là pour me guider. Elle s'investit vachement. C'est un moteur. C'est une histoire de relationnel. Pour moi, ça m'embêterait de la décevoir. C'est comme si, elle avait parié un peu sur moi. Je ne veux pas trahir sa confiance. » (Cerise)

« Et à la fois, elle [conseillère RSA] voyait bien que me forcer à aller dans des trucs... Ca avait l'air compliqué... A Fil Rouge, ce que j'aimais bien c'était l'écoute. Je suis écoutée, je suis humain, je ne suis pas qu'une force de travail, ou je ne sais pas, une marchandise... On écoute d'abord qui je suis, avant de me dire allez forcément trouver ça, allez faire ce boulot... Du coup, je peux souffler un peu parce que, mine de rien le RSA, Pole Emploi, c'est une pression. [...] J'vais pas dire que j'attends d'eux qu'ils me trouvent un emploi, je ne suis pas là-dedans mais qu'ils tiennent compte de qui je suis et de... de mon inadaptabilité. » (Hélène)

Dans le registre de l'auto-bilan, les interviewées ont également évoqué quelques regrets et parfois aussi des pistes d'action pour tenter d'y remédier.

4 - Des regrets, des préconisations : plus de danse, une rupture moins brutale

Quelques interviewées, principalement les profils 1 et 3 (double motivation, motivation uniquement pour la danse) ont pu regretter que l'activité danse ne soit pas suffisamment développée ou, en tout cas, pas à la hauteur de leurs attentes. Il est certain qu'il faille un certain temps afin, tout d'abord, de se réappropriier son corps et ensuite d'acquérir des techniques de danse plus pointues. Et ce d'autant plus que les femmes des ateliers démarrent les ateliers avec des niveaux (sans que ce terme soit jugeant) très différents.

« C'était court, trop court. Pour la préparation du spectacle, ça allait, mais pour la mise en place du projet lui-même il aurait fallu plus de temps. Se réapproprie son corps, faire des choses en amont. Parce que au final, on n'a pas beaucoup dansé. Le spectacle, c'est pas de la danse, c'est une mise en scène autour de ça. Donc, ça c'était un peu frustrant. » (Barbara)

Plus généralement les interviewées ont également évoqué le choc de la rupture après le spectacle. Nous avons déjà développé ce point lors de la précédente étude. Pendant ces quelques mois, les ateliers ont pu être le seul élément structurant de leur emploi du temps et de leurs relations sociales (avec les autres femmes « Créatives »). Le spectacle est aussi considéré comme le point culminant de cette expérience, un moment d'émotions intenses. Quand tout s'arrête, un sentiment de vide, de manque, de désœuvrement peut s'instaurer.

« Juste après le spectacle, c'était les grandes vacances. Pour moi, ça a toujours été dur les grandes vacances. Tout le monde s'en va. Il n'y a plus personne dans les rues. Tout s'arrête, les activités sportives... Ca c'était difficile. Avec les filles on se revoyait de temps en temps pour reparler de la fameuse soirée [le spectacle]. Mais, c'est vrai que ça manque dans la semaine. Ca manque beaucoup. Une fois le spectacle fini, c'est fini. On ne voit plus les gens. C'est terminé. Il y a un phénomène de manque. Sans doute parce que ça produit du plaisir on aimerait que ça continue. » (Barbara)

Pour combler ce manque, quelques interviewées ont suggéré que des ateliers soient maintenus, même avec une fréquence moindre, avec la possibilité, comme le préconise Barbara, que ces ateliers soient ouverts aux femmes *créatives* des années précédentes.

« Peut-être qu'il faudrait qu'il y ait d'autres séances juste avant les vacances, avant début juillet. Parce que vraiment, il y a un gros manque... Pas forcément sous la même forme. Deux fois trois heures dans la semaine, c'est pas possible. Ça pourrait être une heure dans la semaine, on fait du stretching, ou autre chose. Qu'on se retrouve le groupe, et éventuellement aussi les autres femmes des projets précédents, parce que finalement on ne se voit pas. Quand on connaît quelque chose et que ça fonctionne bien, autant le garder. Ça n'empêche pas que chacune puisse faire des choses à côté. » (Barbara)

Les « cafés Créatives » (et les sorties culturelles) mis en place par *Danse à tous les étages !* ont comblé en partie ces manques, mais restent insuffisants dans la mesure où la présence des femmes est aléatoire. Ils ne sont pas, semble-t-il, suffisamment fédérateurs du fait, qu'un projet commun n'apparaisse pas toujours clairement.

« Je vais juste revenir parce que je risque d'oublier... C'est qu'on faisait les cafés Créative, on se retrouvait régulièrement. Et puis, ils nous proposent des spectacles. C'est une ouverture au monde du spectacle que moi j'ai pas. Avec mes parents, c'était pas leur truc... Donc ça c'est bien aussi. Ca nous ouvre... » (Hélène)

« [Les « cafés Créatives »] C'est bien, mais c'est pas comme les ateliers. C'est le 1^{er} jeudi de chaque mois. On vient ou on ne vient pas. C'est pas pareil. » (Barbara)

Par contre, proposer des passerelles avec d'autres associations, piste de réflexion évoquée dans le premier rapport, ne semble pas correspondre aux attentes des interviewées. Ce qu'elles souhaitent maintenir, c'est le contact avec les « Créatives » (il leur arrive d'ailleurs d'organiser des soirées ensemble à l'occasion d'anniversaire par exemple) et avec *Danse à tous les étages !*. Libre à elles ensuite de s'inscrire à d'autres activités si elles le souhaitent. Comme le suggère Cerise, il leur appartient dorénavant, dans la poursuite de ce processus d'autonomisation, de voler de leurs propres ailes.

*« [Faire des passerelles avec d'autres associations ?] Ca peut être sympa, mais le but final pour moi, ce n'est pas d'aller d'associations en associations. On m'a donné un élan, à moi de le saisir. »
(Cerise)*

Conclusion : le lien entre activité artistique et rééquilibrage identitaire

Nous proposons dans cette conclusion :

- d'apporter quelques éléments de réponse aux questions posées dans l'introduction et de tester nos hypothèses en ce qui concerne la mise en place du processus de désaffiliation (et de ses effets) ;
- d'analyser les répercussions des ateliers Créatives en fonction des profils des interviewées ;
- d'aborder les éventuels prolongements de cette enquête pour affiner ces premiers résultats.

1 - L'origine du processus de désaffiliation et le lien avec l'emploi

Les résultats de cette enquête confirment la précédente. Pour les femmes interviewées, l'origine de la désaffiliation se trouve dans la sphère sociale. Notre première hypothèse est donc confirmée dans le sens où la déliquescence des liens sociaux a effectivement eu des répercussions sur l'affaiblissement de la reconnaissance sociale, de la confiance en soi, de l'estime de soi. Le retrait du marché du travail est donc une conséquence et non une cause de l'isolement social. Dit autrement, le chômage, pour ses femmes est à analyser comme un symptôme.

De ce fait, si nous partons du principe qu'il vaut mieux agir sur les causes que sur les symptômes, les ateliers *Créatives*, ne mettant pas la priorité sur l'emploi sont tout à fait adaptés à ce public. Qu'un suivi professionnel soit organisé en parallèle (puis en relai) par des organismes extérieurs paraît opportun à la condition qu'il suive le rythme des ateliers *Créatives* et de la « reconstruction » progressive de ces femmes (ce qui sous entend une certaine connaissance du public en fragilité psychologique).

2 – Différents niveaux de fragilité psychologique et dimension

collective des ateliers

Les ateliers *Créatives* s'adressent donc à un public en fragilité psychologique (pour des raisons diverses, cf. les *intermittentes* vs les *désillusionnées*). Toutefois, en fonction des résultats de cette seconde étude, qu'il faudrait probablement étoffer, nous pensons pouvoir préciser les profils qui ne correspondraient pas totalement à ces ateliers en croisant deux critères :

- la fragilité psychologique peut être plus ou moins conscientisée. Il est possible de penser que quelques femmes n'aient pas conscience de leurs difficultés identitaires. Leur seule motivation pour intégrer ces ateliers serait donc l'activité artistique (profil 3 ou profil 4 – bien que nous ne l'ayons pas rencontré empiriquement). Il est probable que ce sont également ces femmes qui réagissent le plus à l'effet miroir (les autres femmes leur renverraient une image déformée d'elles-mêmes, voire une image infamante, d'où ce sentiment de tromperie). Or, il semblerait, mais nous devons rester prudent du fait du nombre limité d'entretiens, que les ateliers n'aient pas comme rôle cette prise de conscience. **Ils ne s'adresseraient donc qu'à des femmes ayant déjà amorcé ce travail d'analyse et exprimant explicitement le souhait de le poursuivre. Les profils 1 et 2 seraient donc les plus adaptés aux ateliers *Créatives*. Pour les profils 3 et 4 (quand il s'agit d'une absence de conscientisation de difficultés psychologiques réelles), un suivi individuel (effectué par un professionnel) semble plus adapté.**

- la fragilité psychologique peut recouvrir des degrés divers. Pour certaines femmes, dont le portrait a été brossé par les interviewés (nous n'avons malheureusement pas pu les rencontrer pour cette enquête), leur identité est à ce point désagrégée (non seulement absence du Je, mais difficulté même à restaurer un Moi) que mener un projet sur un long terme et se dévoiler (même partiellement) leur paraît totalement insurmontable et peut-être même trop traumatisant, du moins à ce moment de leur trajectoire. La dimension collective, créative et contractuelle (mener un projet à terme) de ces ateliers pourrait produire un effet contraire aux résultats escomptés (accentuation de la mésestime de soi). L'urgence, semble-t-il, pour elles, ne serait pas un travail de restauration du Je, mais, d'abord, une consolidation du Moi (des normes sociétales permettant la sociabilité). De manière symétrique et inverse, les femmes pour qui la reconstruction identitaire a déjà produit un rééquilibrage du JE et du Moi (celles qui ont été présentées comme allant relativement « bien ») pourraient ne retirer aucun bénéfice de ces ateliers ou « simplement » en termes de loisirs. De plus, la synergie du

groupe, liée en grande partie à l'empathie, liée elle-même à la proximité des profils, pourrait en pâtir. Une activité artistique, plus classique, pourrait donc davantage leur convenir.

En résumé, les ateliers *Créatives* ne semblent ni adaptés à des publics trop fragiles psychologiquement (avec un Moi instable, en perte importante de repères) ni à des publics pour qui la reconstruction identitaire (rééquilibrage du Je et du Moi) serait déjà avancé (profil 3).

3 - Le travail sur le JE : faire renaître la créativité des désillusionnées, la communication par le corps

Nous avons pu constater que le principal motif de désaffiliation, de perte de confiance et de mésestime de soi pour les **désillusionnées** est une absence ou un déficit du JE. Les ateliers « Créatives » méritent effectivement leur nom puisque l'urgence pour ces femmes est la reconstruction identitaire, non pas en agissant sur le MOI, mais en permettant au JE (l'aspect créatif de l'identité) de renaître et de s'affirmer. Participer à un projet artistique dans lequel chacune amène, à son rythme, sa pierre à l'édifice ne peut leur être que profitable. Le risque serait qu'elles aient le sentiment d'être dépossédées du projet, qu'elles soient trop dirigées. Ce risque serait d'autant plus « destructeur » qu'il donnerait le sentiment qu'une fois de plus elles ont été trompées.

De plus, le dévoilement est également favorisé par la proximité des profils (d'où l'importance du « choix » du public) qui permet les échanges entre elles quand et si elles le souhaitent. Une injonction à se raconter (telle qu'elle pourrait être pratiquée dans des groupes de parole) aurait, à ce moment de leur trajectoire, peu de chances de réussite. Oser sortir de l'ombre, oser se montrer demande du doigté. Il ne faudrait pas que ces femmes aient le sentiment qu'on souhaite les « accoucher à tout prix ». Il est nécessaire de respecter leur pudeur. Il faut rompre avec l'idée que « la parole libère » et surtout qu'il faut la provoquer coûte que coûte (cet élément était également très clair lors des entretiens sociologiques). La compréhension entre les unes et les autres, la connivence avec les professionnels se sont souvent réalisées à travers des gestes, des attitudes : « on n'avait pas besoin de parler ».

De ce fait, une activité qui n'aurait que comme seul objectif de transmettre (un savoir,

des techniques, des valeurs) ou de les amener à se raconter n'aurait pas cet impact sur le rééquilibrage identitaire. Qu'elles soient réellement actives et créatrices dans ce projet, à leur rythme et en respectant leur intimité, est primordiale.

4 – Un cadre rassurant : sortir de chez soi, amorcer et consolider le processus de ré-affiliation

La notion de cadre a souvent été abordée et appréciée surtout par les *désillusionnées*. Elle fait référence à une certaine discipline liée notamment aux horaires, à l'assiduité, au respect des consignes... Il serait là aussi dangereux de passer du statut d'objet (à qui on ne laisse aucune liberté) au statut d'électron libre (livré à lui-même, sans règle). Avant les ateliers, les interviewées éprouvaient des difficultés à sortir de chez elles, à rompre leur isolement, voire même à respecter des horaires.

Devoir se rendre chaque jour à une activité, dans laquelle elles puisent de l'intérêt, est le premier pied à l'étrier menant de la visibilité sociale (j'existe) à la reconnaissance sociale (j'ai de la valeur aux yeux des autres). Toutefois, renouer avec ces repères, reprendre goût à la vie en société ne peut se faire que progressivement. C'est pourquoi, notamment, les ateliers *Créatives* doivent se dérouler sur une période de plusieurs mois. C'est pourquoi également, les interviewées se sentent souvent démunies, comme abandonnées à elles-mêmes, quand ces ateliers cessent. Il paraît donc opportun de réfléchir à la durée des ateliers (faut-il l'augmenter ?), à la consolidation de ce début de ré-affiliation (par la voie sociale – relais vers d'autres activités ? – par la voie professionnelle ?).

5 - Un contrat, une synergie, un engagement collectif

La dimension collective des ateliers semble tout à fait appropriée au profil des interviewées qu'il s'agisse des *intermittentes* ou des *désillusionnées*. L'idée d'une co-

construction du projet (avec les artistes et les autres femmes) est en effet centrale. Elle part du principe de base que chacun possède en soi des richesses (travail proche de la maïeutique) et que leur cumul produit (le spectacle) ce que chacun n'aurait pu faire seul (synergie). Ce procédé permet donc de se redonner confiance en soi et en les autres (se sentir valoriser dans le regard de l'autre). De plus, s'adressant à des publics en fragilité, les ateliers collectifs peuvent permettre de maintenir l'assiduité dans des moments de faiblesse. Le contrat explicite ou implicite passé avec les professionnels de *Danse à tous les étages !*, les artistes, les autres femmes et parfois le référent professionnel qui les a orienté vers ces ateliers implique un **engagement**. Les femmes « créatives » disent ne pas vouloir décevoir et ne pas vouloir mettre en péril le projet qui repose sur la participation de chacune. **Les ateliers permettent donc la solidarité, le sentiment d'utilité et de complémentarité et la responsabilisation individuelle.**

6 – De l' in-group à l'out-group : le spectacle et la reconnaissance par les tiers

Nous avons souligné qu'un risque des ateliers *Créatives* serait que ce regain de reconnaissance et de travail sur l'estime de soi ne soit que « local », c'est-à-dire ne puisse s'opérer que dans ce cadre, avec les mêmes personnes (femmes et professionnels). Le projet pourrait de ce fait produire une dépendance, une « addiction ». Ce risque est bien connu des travailleurs sociaux et a également souvent été pointé par les sociologues. Le dilemme est en effet le suivant. Travailler avec des personnes en fragilité, exposées à la stigmatisation et/ou à la mésestime de soi consiste souvent, au moins dans un premier temps, à les mettre à l'abri d'un regard extérieur « handicapant ». Ainsi que le soulignait E. Goffman, le stigmate disparaît dans l'entre soi du groupe de pairs. Toutefois, la question se pose souvent de savoir comment et à quel moment il sera possible de s'affranchir du « confort » du groupe pour affronter le regard extérieur et se ré-affilier à un monde plus large. **Le spectacle nous paraît être un élément intéressant du fait qu'il peut être considéré comme un sas entre ce in-group et l'out-group. Il permet en effet de se confronter au regard des autres (de se rendre visible socialement), de tester sa confiance en soi (et si possible d'obtenir une reconnaissance plus large), mais avec une prise de risque relativement**

limitée de fait que ce « coming out » est collectif. Le succès du spectacle tel que relaté par les interviewées est probablement à analyser de cette manière (montrer qui l'on est et ce dont on est capable ; laisser émerger le JE). Que les interviewées aient pu accéder à cette deuxième étape de la reconnaissance sociale (cf. Tzvetan Todorov) est probablement un des éléments explicatifs de leur propension à renouer des liens avec leur entourage familial et amical (moteur de la reconnaissance sociale, de la confiance et de l'estime de soi).

7 – Les prolongements possibles de l'enquête, des résultats à consolider et compléter

Nous avons dû rester très prudent quant à l'analyse de ces résultats qui, bien que complétant les entretiens de l'enquête précédente, ne s'appuient que sur cinq interviews. Il serait donc pertinent de réaliser une enquête plus large (en incluant les femmes « créatives » de Brest) qui pourrait prendre les directions suivantes :

- approfondir l'analyse des motifs d'abandon en faisant des entretiens auprès des femmes qui n'auraient pas poursuivi l'expérience jusqu'au spectacle. Cette analyse, par effet de miroir, devrait nous permettre de mieux comprendre et délimiter, le « public cible » des ateliers *Créatives* ;
- approfondir la typologie des « femmes Créatives », mieux comprendre particulièrement les « intermittentes », tenter de mieux cerner les répercussions des ateliers Créatives pour elles. L'objectif, en travaillant sur une population plus large, serait aussi, le cas échéant, de mettre à jour des profils et des motivations (profil 4 par exemple) qui n'ont pas été rencontrés lors de cette enquête.
- réaliser des entretiens avec les professionnels, particulièrement avec :
 - ceux qui les orientent dans ces ateliers et les suivent tout au long de cette trajectoire (comment les choisissent-ils, quels sont leurs objectifs, quels sont, selon eux, les répercussions de ces ateliers ?) ;
 - les personnes (notamment les professionnel *de Danse à tous les étages* !) qui évaluent les demandes des candidats (quels sont leurs critères de « sélection » ?) ;
 - les artistes : quelle appréhension ont-ils de ce public, ont-ils remarqué des similitudes, des

différences, quels outils, méthodes pédagogiques mettent-ils en place, quels freins ou difficultés rencontrent-ils éventuellement ?

- ceux qui s'occupent du suivi professionnel (quand différentes des professionnels qui les orientent) : quelle est leur perception de ce public, quels sont les atouts ou faiblesses repérées, quels sont, selon eux, les répercussions des ateliers Créatives ?).

- des entretiens auprès de psychologues ou psychiatres pourraient compléter l'analyse du profil psychologique de ces femmes et des « solutions » les plus adaptées (collectives, individuelles, avec un projet artistique ou non ?)

Annexe : synthèse de l'enquête de 2011¹⁵

INTRODUCTION

Les apories de l'intégration par l'emploi

Nous travaillons depuis de nombreuses années, dans le cadre de nos recherches sociologiques, sur les thématiques de l'insertion, intégration versus désaffiliation, disqualification, exclusion. Notre approche de ces processus a consisté à croiser le regard des publics concernés et celui des professionnels en charge des les « ré-insérer » (principalement des travailleurs sociaux).

Parmi les différents outils utilisés, « l'intégration par l'emploi » continue de représenter la voie royale devant mener les personnes désaffiliées de la périphérie au centre de la société (Castel, 1991). Toutefois, ces professionnels constatent et regrettent, d'une part, qu'il y a souvent un grand écart entre « occuper » un emploi et être « intégré » et, d'autre part, que les indicateurs utilisés (nombre de retours vers l'emploi) reflètent assez peu l'accompagnement réalisé. Comment, en effet, évaluer, par exemple, la « re-prise de confiance en soi » de l'utilisateur, palpable pour le travailleur social qui le côtoie régulièrement, mais non officialisée dans les rapports d'activité ?

Ces constats posent, selon nous, deux séries de questions :

- Qu'en est-il de la pertinence de « l'intégration par l'emploi », suffit-il et est-ce nécessaire d'avoir un emploi pour être intégré ?
- Quelle place faudrait-il accorder à « l'intégration sociale », y compris la « reconnaissance sociale », le « bien-être », « l'estime de soi » ? Comment l'évaluer, l'objectiver ?

Danse à tous les étages ! (DATE) : l'intégration par l'activité artistique

L'association DATE fait partie des structures dont l'un des objectifs est d'intégrer des femmes en situation de précarité économique et sociale. Elle a mis en place, depuis 2004 à Rennes et 2005 à Brest, l'activité « Créatives ». Selon la directrice, Annie Bégot, ce dispositif « est un

¹⁵ Cette synthèse est proche de l'article publié dans *Place Publique* : Véronique Vasseur, « Danse à tous les étages ! Des femmes reprennent possession d'elles-mêmes », *Place Publique*, N°16, Mars-Avril 2012.

temps de travail encadré pour la reprise de confiance en soi, la re-mobilisation vers une vie active professionnelle. » Les ateliers *Créatives*, objet de cet article, s'organisent de la manière suivante. Des groupes d'une dizaine de femmes sont formés autour d'un artiste (chorégraphe, metteur en scène). Ils élaborent ensemble un projet original qui donnera lieu à, au moins, une représentation publique. Les ateliers (séances de trois heures) ont lieu deux fois par semaine et ce pendant deux mois et demi.

« Compter sur » et « compter pour »

Afin de tenter d'évaluer les effets des ateliers *Créatives* pour leurs bénéficiairesⁱ, il nous a paru essentiel de devoir définir ce que nous entendions par « intégration ». Pour ce faire, nous nous sommes inspirés des travaux de Serge Paugam (2008). En résumé, comprendre le degré d'intégration d'un individu dans la société nécessite d'estimer son positionnement sur quatre types de liens sociaux :

- le « lien de filiation » : il concerne, par exemple, les enfants et leurs parents ;
- le lien de « participation élective » désigne les personnes que nous avons « choisies » comme le conjoint ou les amis ;
- le lien de « participation organique » renvoie au statut professionnel ;
- enfin, le « lien de citoyenneté » fait référence aux liens unissant les membres d'une même communauté politique.

Chacun de ces liens, pour que l'individu soit « réellement » intégré, doit à la fois procurer de la sécurité (le « compter sur ») et aussi de la reconnaissance (le « compter pour »). Autrement dit, si nous prenons l'exemple de l'intégration professionnelle, occuper un emploi ne serait pleinement satisfaisant que dans la mesure où il est stable, justement rémunéré etc. **et** (ce point est généralement « oublié » dans les analyses) qu'il permet une reconnaissance sociale. Il est d'ailleurs possible de penser que dans des sociétés où l'injonction à être soi se renforce, la « lutte pour la reconnaissance » (telle que la nomme Axel Honneth) devient primordiale.

Notre objectif a été de proposer un portrait le plus précis possible de ces femmes à leur entrée dans les ateliers *Créatives* et à leur sortie en utilisant notamment les indicateurs de S. Paugam. Pour chacun de ces moments, nous avons tenté de savoir où en était l'interviewé socialement et professionnellement. Nous avons également souhaité savoir ce qu'il en était de leur

« bien-être » et de leur confiance en ellesⁱⁱ. Nous avons pu interviewer (avec Nicolas Carron) 39 femmesⁱⁱⁱ.

SITUATION SOCIOPROFESSIONNELLE AVANT LES ATELIERS CRÉATIVES : DESAFFILIATION ET MESESTIME DE SOI

Avant leur arrivée aux ateliers Créatives, 90% des femmes étaient sans emploi et ce, en moyenne depuis 3 ans. Près des 2/3 n'étaient pas en recherche d'emploi « active ». La principale raison évoquée est un mal-être personnel. Certaines femmes se disent « cassées » physiquement et psychologiquement, « déprimées », « désocialisées », « mal dans leur peau » en « manque de confiance »... Pourtant plus des 3/4 d'entre elles ont un niveau de diplôme supérieur ou égal au Bac. Elles sont également nombreuses à avoir eu des expériences professionnelles (assez souvent dans la vente, le commerce ou la restauration).

Peu de femmes vivent en couple (7 sur 39) et près des 2/3 ont au moins un enfant à charge. Environ 60% des interviewées ont de la famille proche (géographiquement parlant). Un peu moins (54%) peuvent compter sur cette famille et 59% sur leurs amis. Toutefois, plus de 70% des femmes se disent « isolées ».

Sur le plan du bien-être (physique et psychologique), 59% des interviewées témoignent de problèmes de santé liés le plus souvent à des « dépressions » (terme cité par plus de la moitié des interviewées), plus rarement de la fatigue, des insomnies ou des addictions. Elles avouent, par ailleurs, prendre relativement peu soin d'elles-mêmes. Ceci est probablement à mettre en lien avec une image d'elles très peu satisfaisante (3,82 sur 10) et une faible confiance en elles (moyenne de 3,58 sur 10).

En résumé, les moyennes de satisfaction avant les ateliers Créatives sont les suivantes :

	Satisfaction avant
Couple	5,24
Enfants	6,81
Famille élargie	5,08
Amis	6,13
Image de soi	3,82

Santé physique	5,54
Bien-être	4,11

En référence aux analyses de R. Castel (1995), ces différents éléments montrent que les femmes interviewées se situent, pour la plupart d'entre-elles, entre la zone de « désaffiliation » (fragilisation des liens sociaux et professionnels) et la zone « d'assistance » (fragilité des liens professionnels, mais solidité des liens sociaux).

LE PROJET CREATIVES : « SE SENTIR POUSSER DES AILES »

Une « reconstruction » progressive

Dès les premiers ateliers, deux tendances se dégagent. Pour la première, les appréciations sont positives. Les interviewées commencent à « recharger les batteries », apprécient d'être ensemble et avec les artistes : « *L'ambiance est agréable. C'est enrichissant d'être en groupe avec d'autres participantes et avec les artistes. Les personnes sont valorisées.* » ; « *J'ai tout de suite eu de bonnes impressions. Je ne me sentais plus seule à avoir des problèmes.* »

Pour la seconde tendance, à l'inverse, les participantes éprouvent des difficultés avec les activités proposées et le contact avec les autres femmes : « *Ça me paraissait très difficile, surtout le rapport corporel.* » ; « *Ça m'était difficile d'affronter le regard des autres. Je ne m'y retrouvais pas.* »

Par la suite, les premières impressions, quand elles étaient positives, se confirment vers encore plus d'épanouissement personnel. Le projet prend corps (dans les deux sens du terme) : « *C'est devenu vital, de plus en plus agréable.* » ; « *C'était de mieux en mieux : une renaissance, de la libération.* »

Quelques personnes de la seconde tendance, dont les *a priori* étaient plutôt négatifs, ont rallié les premières et ont finalement pu s'intégrer dans le groupe : « *Il y a eu un bon effet de groupe notamment grâce au travail des animateurs. J'ai mieux compris les enjeux corporels. C'était valorisant et enrichissant.* »

Au final, deux femmes regrettent le peu d'échanges avec les autres participantes et restent peu satisfaites du projet proposé : « *J'avais parfois du mal à entendre la plainte de l'autre. C'était comme s'il s'agissait de savoir qui était le plus en souffrance.* »

Les aspects les plus positifs : « yes we can »

À l'issue de cette expérience, les souvenirs et les appréciations des interviewées sont globalement positifs. Ces ateliers ont été vécus comme des moments intenses, des « bulles d'oxygène ». Le témoignage de l'une des femmes en résume bien d'autres : « *Je me suis sentie pousser des ailes.* »

Le spectacle, particulièrement, est présenté comme le meilleur souvenir, le bouquet final, le moment où l'on prouve ce dont on est capable aux autres et à soi-même, ou la force du collectif, la complicité avec les autres femmes et les artistes l'emportent sur les faiblesses individuelles (ou vécues comme telles à l'origine du projet) : *Mon meilleur souvenir est lié à : « l'après spectacle. Le moment où l'on s'est retrouvé avec les autres femmes. Les spectateurs aussi étaient émus. C'est la satisfaction d'avoir réussi en groupe. »*

Les regrets : I comme Icare

Les moins bons souvenirs peuvent être résumés en deux points principaux. Les plus fréquents font référence au fait que la fin des ateliers a été trop brutale. De nombreuses femmes se sont senties comme désemparées, désorientées. La brièveté de cette expérience (eu égard à la longue période de désaffiliation précédente) n'a pas toujours permis de consolider les bases des constructions amorcées : « *Aujourd'hui, je suis nostalgique. C'est retombé maintenant.* » ; « *C'était trop court. La fin est trop brusque, comme un envol puis une retombée.* » Plus rarement, il a été difficilement supportable pour quelques femmes de se voir dans le miroir (jugé comme déformant) des autres participantes : « *J'ai été choquée de voir quelques participantes marquées physiquement, défavorisées. J'ai eu peur de m'identifier à elles.* ». Le risque, en effet, de rassembler des personnes présentant, peu ou prou, des profils identiques est celui de la stigmatisation, d'autant plus quand ces femmes ne sont identifiées que par rapport à leurs difficultés (réelles ou supposées) et non par rapport à leurs atouts, leurs richesses : « *Nous sommes représentées comme " le groupe de femmes en difficulté ". Il faut changer l'image des participantes.* »

Malgré ces regrets, les projets ont été très appréciés (moyenne de 8,38), de même que les contacts avec les artistes (8,92), le spectacle (8,79), le contact avec les autres participantes (7,81) et

avec le personnel de DATE (7,92).

BILAN DES ATELIERS ET PROPOSITIONS D'ANALYSE

Les ateliers ont eu des répercussions concrètes sur trois axes :

- **l'identité personnelle** (la « re-construction », la confiance en soi). Tout se passe comme si ces femmes avaient repris possession d'elles-mêmes : « *Je me réveille d'un long sommeil.* » ; « *Je me suis réapproprié ma vie.* »

- **la sociabilité**. L'envie de « *sortir de sa coquille* » s'est souvent réellement concrétisée par de nouvelles rencontres, des relations amicales, des activités associatives, sportives, culturelles ou par une meilleure relation avec sa famille : « *J'ai adhéré à une association. Je me suis aussi davantage ouverte à mon entourage.* » ; « *Je me suis sentie complètement changée. Je suis passée de relations superficielles à des relations plus concrètes.* »

- **le travail**. Pour 2/3 des interviewées, cette expérience leur a permis de refaire des démarches de recherche d'emploi, de faire un bilan professionnel, de suivre une formation, de reprendre des études, de créer une entreprise ou de trouver un emploi : « *Ça m'a permis de créer mon entreprise. J'ai envie d'aller de l'avant.* » ; « *Je me suis réengagée dans les études. Je me suis remise dans la course.* »

Il semblerait que ce sont les « gains » concernant l'identité personnelle qui ont eu le plus de répercussions sur les relations sociales et la reprise ou recherche d'emploi.

Si nous comparons la situation des femmes interviewées avant et après les ateliers *Créatives* et professionnels, les résultats sont assez révélateurs du chemin parcouru.

	Satisfaction avant	Satisfaction aujourd'hui	Différence
Couple	5,24	7	+ 1,76
Enfants	6,81	7,96	+ 1,15
Famille élargie	5,08	7,37	+ 2,29
Amis	6,13	7,03	+ 0,9
Image de soi	3,82	6,69	+ 2,87
Santé physique	5,54	6,77	+ 1,23
Bien-être	4,11	6,49	+ 2,38

Nous pouvons constater que tous les indicateurs passent au-dessus de la moyenne, avec des progressions très fortes pour les contacts avec la famille élargie (hors conjoint et enfants) et l'image de soi et le bien-être.

En résumé, si la progression par rapport à l'emploi est indéniable, elle reste néanmoins mitigée comparée aux changements sur les plans sociaux et personnels. Il nous paraît donc important de distinguer nettement parmi les différents dispositifs « d'insertion » les objectifs fixés : soit « l'insertion sociale » (avec la prise en compte de l'estime et de la confiance en soi) soit « l'insertion professionnelle ». ^{iv} De ce fait, il est également important de bien identifier les publics auxquels s'adressent ces deux « types » d'insertion. Ce serait, selon nous, une erreur d'utiliser les mêmes outils et les mêmes temporalités pour toutes les populations. Un public en zone de désaffiliation, disqualifié, en déficit de protection et de reconnaissance (à divers degrés) ne pourrait rejoindre une zone d'intégration (rétablissement des liens sociaux et professionnels) sans passer par une zone « d'assistance », c'est-à-dire sans qu'on lui permette d'abord de sortir de l'isolement social et de la mésestime de soi (qu'un cumul « d'accidents de la vie » a pu provoquer). Par conséquent, ce serait également une erreur d'évaluer les « réussites » d'un dispositif avec les « outils » de l'autre. Plus concrètement, des ateliers tels que proposés par *DATE* ne peuvent être justement appréciés au seul regard de critères quantitatifs qui ne comptabiliseraient que les sorties vers l'emploi ou la formation.

Notes

ⁱ Cette enquête a été commanditée par DATE et financée par le Fonds Social Européen.

ⁱⁱ Pour de nombreuses questions, nous avons utilisé les « échelles ». Nous demandions aux interviewées de se situer (pour tel thème) sur une échelle allant de zéro à dix, le zéro représentant le score le plus faible, le 10 le plus élevé.

ⁱⁱⁱ Utiliser des pourcentages n'a alors pas grand sens, mais permet plus facilement les comparaisons.

^{iv} Par contre les premiers peuvent établir des passerelles avec les seconds.

Auteurs cités :

Castel Robert, « De l'indigence à l'exclusion, la désaffiliation. Précarité du travail et vulnérabilité relationnelle. », dans DONZELOT Jacques, (dir.), *Face à l'exclusion. Le modèle français*, Paris : Éditions Esprit, 1991, p. 137-168.

Honneth Axel, « Les luttes pour la reconnaissance », *Sciences Humaines*, N° spécial N°13, mai-juin, 2011

Paugam Serge, *Le lien social*, Paris : PUF (coll. Que sais-je ?), 2008.